

ROMAN

Le Pennac nouveau
Page F 5



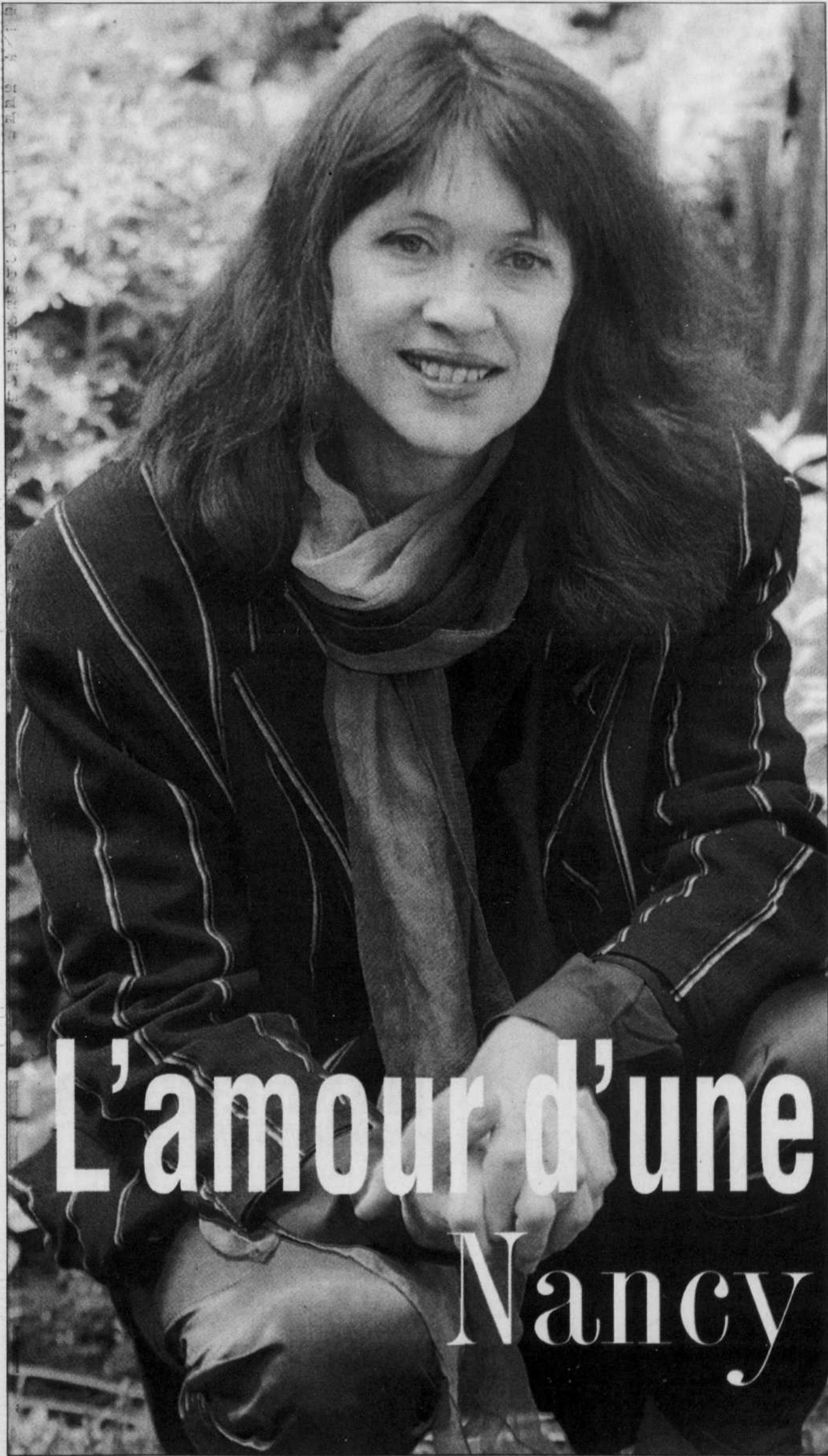
BÉDÉ

Enki Bilal
Par un 32 décembre...
Page F 8

LE DEVOIR



Lectures d'été⁽¹⁾



L'amour d'une Nancy

JOHANNE JARRY

Dès la première page du nouveau livre de Nancy Huston, un personnage de romancière s'empresse d'informer le lecteur qu'il s'agit d'une «histoire vraie». La vérité, est-ce toujours ce qu'on recherche dans un roman? Une chose est sûre, les lecteurs qui se coltineront cette histoire devront être responsables. Car les personnages d'*Une adoration*, précise la romancière, «c'est sur vous qu'ils comptent pour les comprendre, de vous qu'ils dépendent pour exister, alors faites attention, c'est important; vous êtes seul juge... comme toujours.» Certains hésiteront peut-être à assumer une si lourde charge. Un conseil à ceux-là: ignorez la mise en garde. Ce qui importe vraiment, c'est d'écouter les personnages témoigner tout au long de ce procès romanesque provoqué par la mort de Cosmo.

Elke aime Cosmo. Ça se voit dans ses yeux depuis qu'ils se sont rencontrés au bar où elle travaille. Mais les enfants d'Elke, marqués par le départ de leur père, voient cette histoire d'un œil plutôt mauvais. Leur mère avec Cosmo! Comment croire que cet artiste sacré grand comique s'intéresse vraiment à une petite serveuse qui sert les paysans dans un village perdu de la France profonde? Pourtant, les aventures et les longues absences de Cosmo (pour cause de tournées) ne font jamais douter l'amoureuse de ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre: Elke sait qu'elle aimera Cosmo jusqu'à la mort.

Cet amour qui se vit le plus souvent à distance, Sandrine (l'amie d'Elke) le trouve idyllique et pas réaliste. Mais se faire battre par son mari (Sandrine le sera), lui demande Elke, est-ce une vie amoureuse plus acceptable? Même si la romancière frôle la démagogie en opposant à ce grand amour romanesque la pire des réalités conjugales, elle incite le lecteur à repenser le lien amoureux en dotant Elke d'une générosité et d'un désintéressement qui ne flanchent qu'une fois ou deux tout au long du procès.

Mis à part l'amour, le roman réserve peu d'échappées au lecteur. Seule la vie d'Elke perce la noirceur ambiante. Ses enfants, marqués par l'absence de leur père, se font la vie dure (vols, prostitution). Le beau Kacim (un Ara-

be), victime de préjugés raciaux, est emprisonné pour un meurtre qu'il n'a pas commis. L'indépendante Vera, après avoir connu un amour déçu, se transforme en vieille femme négligée. Quant à Josette, l'épouse légitime, elle ne réussit pas à modifier le point de vue de la romancière qui l'oblige à tenir le rôle d'une ambitieuse frustrée et castratrice. On pourrait arguer, pour défendre la romancière, qu'elle n'invente rien, que ce sont des histoires que l'on trouve à tous les coins de rues... Mais pourquoi choisit-elle d'attribuer à la plupart de ses personnages des vies qui, outre la mort, offrent bien peu d'issues au malheur?

Votre Honneur, le lecteur

Dans *Dolce Agonia*, le précédent roman de Nancy Huston, le lecteur découvrirait que son imagination ne pouvait rien contre Dieu, cette instance suprême qui orchestre toute vie, du début à la fin. Dans *Une adoration*, la romancière lui assigne la fonction moins passive de juge. Mais ce juge, les personnages s'en méfient, à commencer par Frank (le fils d'Elke) que l'autorité n'impressionne guère. «En quoi ça vous regarde, ce qu'on déballe ici, toutes nos salades? Qui êtes-vous, pour qu'on vous révèle ainsi nos secrets les plus in-

times? Alors que, de vous, nous ne savons rien du tout: ni votre nom, ni votre nationalité, ni même votre sexe. Motus et bouche cousue. Commode, votre silence! Je vous emmerde!» Eh bien, rétorque le lecteur, croyez-vous que j'assume ces fonctions de mon plein gré? On m'a nommé juge, mais, je vous le jure, je ne suis qu'un lecteur!

La romancière exprime elle aussi quelques réserves quant à sa personne. «Si je ne sais rien de vous, comment vous convaincre de ce qui me tient à cœur? Comment vous confier ce que je possède de plus cher au monde: la vie de mes personnages? Serez-vous à même de les comprendre, de les immortaliser en les aimant? En êtes-vous seulement digne? Votre silence, parfois, me terrifie.» Le voilà tout à fait interloqué, le lecteur. Pour qui le prend-on? Je vous rappelle madame, aimerait bien répondre le lecteur, que je suis faillible. Sans cesse, je doute et me méfie de mes jugements. En lisant, je me laisse

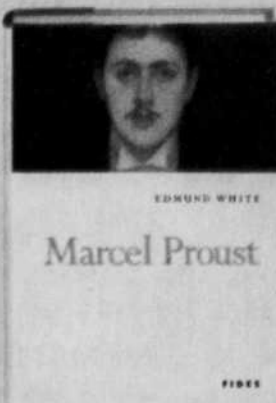
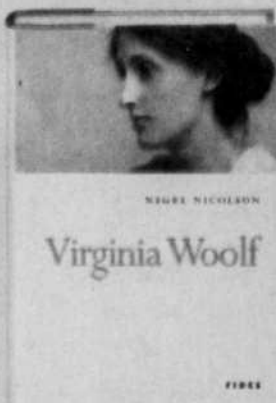
VOIR PAGE F 2: HUSTON

femme Huston

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Un amour d'été avec....

GRANDES FIGURES
Grandes signatures



LIVRES

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Paul Auster ou les trésors cachés des Carnets

GUYLAIN MASSOUTRE

Entre les mains, j'ai deux jolis ouvrages, de lecture agréable et aisée, et d'un format idéal pour un léger sac d'été. Tous deux portent la signature de Paul Auster et rassemblent des textes variés. Le premier, *Constat d'accident et autres textes*, réunit des écrits datés de 1967 à 2002, qui ont New York en commun, cœur blessé depuis l'effondrement des deux tours que l'on sait.

Le second, *Hawthorne en famille*, nous ramène vers la grande littérature américaine. Ce titre introduit, en 56 pages, un texte méconnu de 90 pages de Nathaniel Hawthorne, *Vingt jours avec Julian et Petit Lapin selon papa*, extrait des *Carnets américains* de l'auteur romantique. Ce coup double éditorial — des textes mineurs, mais intimes — mérite un bon coup de chapeau.

Accrocs et crac

Paul Auster aime le hasard. On le sait ému, dans ses livres, du surréalisme. Depuis sa *Trilogie new-yorkaise*, roman de tribulations urbaines datant des années 1980, il s'est penché sur les occurrences magiques du destin. Qu'on pense à *La Musique du hasard* (Actes Sud, 1990) ou à la jolie plaquette de 62 pages, *Le Carnet rouge* (1993): il y faisait état, avec concision, de faits survenus en un engrenage surprenant.

Constat d'accident appartient à la même veine, qui croise poésie

et humour avec le vrai. On y cotoie la magie romanesque au quotidien. Le narrateur, ici l'auteur en personne, écrit-il en un clin d'œil, a connu toutes sortes de gens qui vivent ce rapport au merveilleux. Cela commence par une amie californienne qui, à la suite d'un accident d'auto, reçoit en dédommagement le montant exact qui sauvera son chat. Ou bien c'est une histoire de famille qui s'élargit, dans un immeuble familial, aux lieux où Saint-Exupéry écrivit *Le Petit Prince*. Est-ce la main de la providence?

Mais non. Le ton léger vire peu à peu. Aux textes de circonstance, publiés ou non, succèdent des réflexions sur la peine de mort, les guerres, la pauvreté new-yorkaise, les sans-abri. Puis survient l'accident new-yorkais. Une heure avant l'effondrement de la première tour, la fille d'Auster passait en dessous, seule, pour la première fois: elle se rendait à l'école secondaire. C'était le jour de la rentrée des classes.

Les notes qui suivent sont émouvantes, directes, en cette date du 11 septembre. Celles qui suivent constituent une chronique douloureuse qui dit l'horreur de la guerre et de la politique de Bush, relayée dans les pages du *New York Times*. On y lira notamment le désir des New-Yorkais de s'établir «ville franche, indépendante de l'Union», honteux de la caricature démocratique incarnée par leur président.

Le second ouvrage présente une image contraire, tout idyl-



SIGRID ESTRADA

Paul Auster

lique, de l'Amérique. Dans un vibrant doublet, Auster relit Hawthorne et le préface en critique littéraire averti. La formule est intéressante: elle explique pourquoi rééditer cette tranche de chronique familiale, ce texte peu connu, qui n'était pas destiné à la publication. Ses qualités tiennent à sa franche modernité.

Il s'agit donc d'un extrait de journal intime. Il s'étend sur trois délicieuses semaines de célibat, où Hawthorne, papa à 47 ans d'un garçonnet de cinq ans, consigne avec amour et subtilité les incartades, bons mots et grâces enfantines de l'espiègle petit homme.

Que de raisons de sourire en lisant! Tant de précocité chez l'enfant étonne, autant que la liberté éducative dont il jouit. Ce petit Julian, né entre ses sœurs Una et Rose, évolue dans un petit paradis d'amour et d'intelligence. On est en 1851, et Hawthorne vient de publier *La Lettre écarlate*, roman fondateur qui a levé les contradictions du puritanisme à Salem. Au même âge que son

fil, Hawthorne venait de perdre son père. Est-ce une coïncidence, façon Auster, si l'enfant est adulé comme un ange?

Ce texte, si touchant de vagabondage, porte la marque du fin psychologue romancier. On sait quelle répercussion *La Lettre écarlate* aura sur Henry James, dont les Éditions Corti, à Paris, ont republié l'essai, *Nathaniel Hawthorne*, en 2000. Pierre Leyris, entre autres, a traduit Hawthorne; et Julien Green signe, en 1947, la préface de *La Lettre écarlate* qui figure toujours dans la collection «Folio». Borges aussi était fasciné par Hawthorne, comme Kafka. Wim Wenders l'a porté au cinéma, en 1972. Et Arthur Miller? Il lui doit *Les Sorcières de Salem*.

Mais avec ces *Vingt jours avec Julian et Petit Lapin selon papa*, c'est l'amitié avec Hermann Melville, les promenades autour de la ferme rouge des Berkshires, à Lenox, dans le Massachusetts, en cet été de joie, qui renaissent. La finesse d'une telle plume pittoresque donne envie de s'y pré-

cipiter. Tant de beauté, dans les Catskill bleutés! Et ce souhait ardent de Hawthorne, de voir les shakers de Hancock disparaître... : c'est chose faite, le village habité qu'il décrit est aujourd'hui un musée.

CONSTAT D'ACCIDENT ET AUTRES TEXTES

Paul Auster
Traduit par Christine Le Bœuf
Actes Sud
Arles, 2003, 108 pages

VINGT JOURS AVEC JULIAN ET PETIT LAPIN SELON PAPA

Nathaniel Hawthorne
Traduit par Françoise Charras
PRÉCÉDÉ DE HAWTHORNE EN FAMILLE
Paul Auster
Traduit par Christine Le Bœuf
Actes Sud
Arles, 2003, 152 pages

ÉCHOS

Prix W. O. Mitchell

(Le Devoir) — À tous les trois ans, le prix W. O. Mitchell est remis à un écrivain francophone canadien qui a produit une œuvre exceptionnelle en plus d'avoir joué un rôle de mentor. Le prix est doté d'une bourse de 15 000 \$. En 2000, c'est Marie-Claire Blais qui avait remporté le prix. Les dossiers de mise en candidature doivent être envoyés au plus tard le 18 juillet. Pour information: (514) 282-0605.

Livres du patrimoine

(Le Devoir) — La curieuse et sympathique boutique virtuelle de Jean-François Caron cesse ses activités. Le fils du célèbre libraire de la rue Saint-Denis arrête de produire des catalogues de vente par correspondance. «*Dans ma grande de ramasse-poussières [sic], je vais mettre des chevaux et des chevaux. Chose promise, chose due pour mes enfants.*» En attendant, on peut toujours obtenir le catalogue 55, par téléphone (418 642-2503) ou par courriel (caronfx@globetrotter.net).

Marché de la poésie

(Le Devoir) — Du 19 au 22 juin prochain, le Marché de la poésie de Paris accueillera, cette année encore, une importante délégation québécoise. En prélude, à l'initiative de la Maison de la poésie de Montréal, des poètes québécois et français participeront à un chassé-croisé poétique à la Maroquinerie de Paris. À l'occasion du 50^e anniversaire des Éditions de l'Hexagone, la maison organise pour sa part une lecture publique à laquelle prendront part plusieurs poètes, dont Martine Audet, Isabelle Courteau et Gilles Cyr.

Précision

L'auteur du polar *L'Homme de ma vie* (Points), commenté dans la chronique «*Dans la poche*» de notre édition de samedi dernier, est Manuel Vazquez Montalban.

Une histoire d'été

(Le Devoir) — Marcel et André du Québécois Pierre Pratt est paru il y a une décennie chez Gallimard, dans la collection «Le sourire qui mord». Il avait alors remporté le prix Totem de l'album du Salon du livre de Montreuil. Revoici le bel ouvrage aux éditions La Courte Échelle.

HUSTON

SUITE DE LA PAGE F 1

traverser par vos personnages et leurs histoires qui font parfois écho à ce que je vis et ne comprends pas toujours. Je me trouverais mauvais lecteur si je les jugeais. Mais sachez que si j'avais quelques reproches à leur faire,

c'est à vous, la romancière, que je les adresserais. Faites-moi confiance, je vous prie, et continuez d'écrire sans trop vous soucier de moi.

UNE ADORATION
Nancy Huston
Actes Sud/Leméac
Arles, 2003, 416 pages

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
Basé sur les ventes du 28 mai au 3 juin 2003

1	Roman	ONZE MINUTES ♥	P. COELHO	Anne Carrière	3
2	Roman	UNE ADORATION	N. HUSTON	Leméac/Actes Sud	2
3	Roman	L'IGNORANCE ♥	M. KUNDERA	Gallimard	16
4	Roman	LE DICTATEUR ET LE HAMAC	D. PENNAC	Gallimard	2
5	Polar	UNE SECONDE CHANCE	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	3
6	Essais	MAL DE TERRE ♥	H. REEVES	Seuil	5
7	Essais	QUI A TUÉ DANIEL PEARL ? ♥	B.-H. LÉVY	Grasset	3
8	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	126
9	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	138
10	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	9
11	Biograph. Qc	LE CLAN HILTON	R. FROSI	Logiques	2
12	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LÉVY	Robert Laffont	15
13	Santé	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	7
14	Polar	DARLING LILLY	M. CONNELLY	Seuil	4
15	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS ♥	S. HUSTVEDT	Leméac	11
16	B.D.	ALBUM SPIROU 1, 269	COLLECTIF	Dupuis	3
17	Spiritualité	DIEU ? ♥	A. JACQUARD	Stock	14
18	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	49
19	Polar	GONE, BABY, GONE ♥	D. LEHANE	Rivages	5
20	Scénario Qc	LES INVASIONS BARBARES ♥	D. ARCAND	Boréal	4
21	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	30
22	Roman	LA TACHE ♥	P. ROTH	Gallimard	35
23	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	Y. MARTEL	Vintage Canada	31
24	Cuisine	BARBECUE ♥	RACHEN/SCHNEIDER	L'Homme	58
25	Polar	LES CHIENS DE RIGA	H. MANKELL	Seuil	5
26	Essais Qc	DEUX FILLES LE MERCREDI SOIR	BÉRARD/TURENNE	Transcontinental	9
27	Faune Qc	LES OISEAUX ET L'AMOUR ♥	J. LÉVELLE	L'Homme	7
28	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	15
29	Actualité	APRÈS L'EMPIRE ♥	E. TODD	Gallimard	33
30	Roman Qc	LES FILS DE LA CORDONNIÈRE	P. GILL	vib éditeur	7
31	Biographie	CESAR IMPERATOR ♥	M. GALLO	XO éd.	3
32	Polar	LES HOMMES DE PAILLE ♥	M. MARSHALL	Michel Lafon	3
33	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 2	M. HANNEQUART	Rudel Medias	6
34	Roman	IMPRIMATUR ♥	MONALDI / SORTI	JC Lattès	19
35	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	124
36	Roman	CONSTAT D'ACCIDENT	P. AUSTER	Leméac/Actes Sud	4
37	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 1 ♥	M. HANNEQUART	Rudel Medias	12
38	Polar	L'HÉRITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont	11
39	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Plon	23
40	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 3	M. HANNEQUART	Rudel Medias	3
41	Roman Qc	DE SI DOUCES DÉRIVES	G. ARCHAMBAULT	Boréal	4
42	Roman	LE BAL DES LOUVES. 1. 1	M. CALMEL	XO éd.	3
43	Roman	OSCAR ET LA DAME ROSE	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	20
44	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	56
45	Guide Qc	QUÉBEC LA BELLE PROVINCE ♥	COLLECTIF	Phidal	228

♥ Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

Nouvel arrivage!
Les soldes d'éditeurs
des livres magnifiques à prix incroyables
50% de rabais et plus.
STOP PRIX CHOC
Renaud-Bray

NOUVEAUTÉS AUX ÉDITIONS TROIS

CLAUDE R. BLOUIN
Carnets d'un curieux
Autour de quatre romancières japonaises
Essai, 124 pages, 20 \$

MARY MEIGS
Le temps rêvé une passion
Roman, 222 pages, 22 \$

FRANCINE ALLARD
Vocalises sur un sanglot
Poésie, 77 pages, 20 \$

FRÉDÉRIC CHARBONNEAU
Le jardin clos
Poésie, 64 pages, 18 \$

CLAIRE VARIN
Le carnaval des fêtes
Nouvelles, 154 pages, 22 \$

MICHEL HANNEQUART

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14

1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														

HORIZONTALEMENT **VERTICALEMENT**

1. Frais d'hiver - Capitale.
2. Le mot de la faim - Mine.
3. Incapable de suivre - Marche comme un canard.
4. Fait l'hirondelle - Sous-entendu.
5. Petits toutous - Bouts d'essai.
6. Bec fin.
7. Explication - Des gens - Cité.
8. Ont le plus souvent plus de deux pieds - Article - Infuse.
9. Il est fort - Tenue en échec - Universitaire.
10. Moins grosses - Dur.
1. Tombe de cheval - Divinité.
2. Point de repère - Mérimos.
3. Taquent.
4. Note - Descendre.
5. Un peu d'air - Possession - Prénom.
6. Pas rondes - Ile.
7. Fait l'écho - Plein.
8. Le long d'une ligne - Réservées aux adultes.
9. C'est là qu'on bat.
10. Comme - Connu pour sa souplesse.
11. Poisson - Préfixe.
12. C'est une farce.
13. Amelés - Très peu estimés.
14. Conjonction - Soustraction.

Vous trouverez la solution dans LES MORDUS 3 avec celles de plus de 150 autres jeux.
En librairie - 9,95 \$

MOTS CROISÉS ET AUTRES JEUX DE LETTRES

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Personnages sous influence



Robert Chartrand

Pour son deuxième roman, Mauricio Segura s'est lancé tout un défi: celui de donner une substance à des personnages qui ont fait métier de n'en pas avoir, qui ont vécu — et grassement — dans la facilité des apparences. Il y parle de mannequins-vedettes, hommes et femmes, dotés d'une certaine beauté physique enrobée dans des jeux d'ombre et de lumière, costumée, maquillée. Une beauté, un look qui font vendre. Bref, nous sommes ici dans le registre de la prostitution haut de gamme, où le corps, s'il répond aux canons de la mode, se monnaie très cher.

Les deux protagonistes principaux de *Bouche-à-bouche* sont sur le déclin: ils ont trente ans, et sont donc exclus du circuit de la séduction marchande. Nayla et Johnnie auraient pu être un couple; ils furent des amants. Se sont-ils ratés? Désormais revenus de tout — peut-être d'eux-mêmes, ou de l'autre —, il leur reste le souvenir tenace de leur attachement, et puis cette question, qui demeurera sans réponse: «*Que nous est-il arrivé?*»

On lira qu'il ne leur est rien arrivé, si ce n'est une vie trépidante où l'un et l'autre courraient la planète. Il leur fallait — c'est dire... — jeter un coup d'œil par la fenêtre de leur chambre d'hôtel pour savoir où ils étaient. Et ils coururent encore, de Paris à Milan, de New York à Londres et, accessoirement, à Montréal.

Mais Nayla a été recyclée en dépisteuse de nouveaux looks, garçons et filles confondus, qui seront à leur tour bons à vendre: un chanteur rock, Colin; de jeunes mannequins, Mark et Caroline.

Nayla et Johnnie ont beau paraître désabusés, ils n'en continuent pas moins de courir les défilés de mode, les orgies pour richards branchés. Quand ils trouvent le courage de sortir, ils se retrouvent dans des lieux fastueux, des décors baroques — la savane africaine ou les Andes — dont on ne peut savoir s'ils sont fabriqués par leurs riches amis ou tout simplement hallucinés. Car ils se droguent beaucoup, à cet ezquété qui serait «*le nec plus ultra des capsules hallucinogènes*». Comment savoir dès lors si ce qu'ils voient ou ressentent est réel ou non?

À défaut de nous attacher à ses personnages, le roman de Segura a cette qualité de tenir le lecteur dans l'indécision: les personnages voient-ils, font-ils ceci ou cela, ou s'agit-il chez eux des effets de la drogue? Le narrateur qui les suit, lui, est assez conventionnel. Il semble tout savoir des personnages. Il va même jusqu'à nous souffler les paroles qu'ils retiennent, les gestes qu'ils n'osent pas faire. Narrateur-dieu? Disons que Segura a choisi comme narrateur un paparazzi efficace, à qui on pourra reprocher de trop en savoir sur les personnages qu'il est chargé de surveiller.

On dit de ce roman qu'il se démarque du premier de Segura, *Côte-des-Nègres* (Boréal, 1998). Celui-ci, qui n'était pas très bon, racontait sur le mode bien-pensant les difficultés d'adolescents — d'ascendance hispanique ou haïtienne pour la plupart — dans une polyvalente québécoise. Autres rêves, autres moyens, mais propro semblable: Segura raconte ici un autre milieu marginal, qui se trouve être aux antipodes du précédent. Mais dans les deux cas, il



y est question de marginaux.

Ces mannequins-vedettes, Johnnie et Nayla, ont rêvé de carrières autres: lui se voyait romancier et elle, comédienne. Ces regrets tardifs, terrains minés de mauvaise conscience, suggèrent sans le préciser qu'on ne se frotte pas impunément à la fausseté sans s'y abîmer. Ils rappellent ces regrets bien connus, tardifs, de carriéristes qui découvrent sur le tard — trop tard — les joies de la vie simple: celles de la paternité, de la jouissance du quotidien qu'ils essaient en vain de rattraper.

Bouche-à-bouche est d'une écriture différente de *Côte-des-Nègres*, il est vrai. On y retrouve des comparaisons ou des métaphores étonnantes, folles parfois, comme ce sourire d'un protagoniste qui devient une «*brèche surprenante dans la forteresse de son amour-propre*»; ou celle de la machine à café qui «*a piqué une colère*».

Mais ce qui frappe tout au long de ce récit, ce sont les accumulations, qui suggèrent le foisonnement du désir et qui se présentent souvent sur un rythme ternaire: «*le bras tendu, la bouche ouverte, la respiration courte*»; «*Elle était une clé sans serrure, une manivelle sans moteur, une enfant sans parents*»; «*Il a parcouru du regard la fabuleux duvet roux doré au-dessus*

de ses tempes, la rondeur asiatique de ses pommettes, sa bouche dont le rouge féroce... »

Les ajouts, les excès de toutes sortes sont nombreux dans cette histoire très moderne du roman de Segura, éclatée, mais qui tente paradoxalement de s'appuyer sur des assises anciennes: celles de l'érotisme et de la mort, ou ces citations d'Épictète, ce penseur antique convoqué pour la commodité de la chose. Ces références, cependant, au même titre que les souvenirs des personnages, sont mises en scène, diffusées, théâtralisées. On convoque Épictète, puis on le remercie...

Les personnages de Segura ont tout faux: ils se sont imaginé avoir vécu une «*époque*», celle des années 90 du siècle dernier: «*une drôle d'époque*»? Parlant du détail de leur propre vie, on lit qu'ils assimilent le monde à leur ego. Celui-ci phagocyte celui-là.

Bouche-à-bouche raconte lui aussi un milieu, aux antipodes de celui de *Côte-des-Nègres*. On pourra croire mieux à ces personnages qui courent le monde en ayant les moyens de s'offrir toutes les fantaisies qui leur viennent. Ce roman de Segura étale, avec un certain talent, la misère de certains riches de l'époque actuelle, curieusement proches du monde ordinaire dans leurs préoccupations, tous budgets confondus. La vie a-t-elle un sens? Peut-on corriger les erreurs du passé? Peut-on se racheter sur le tard?

La réponse du roman de Segura, sa fin qui tient en trente pages, est désolante, en dépit de son optimisme affiché. On assiste à des retrouvailles d'outre-tombe, maniérées. À une fiction qui a tenté de nous faire croire à ses manigances.

BOUCHE-À-BOUCHE

Mauricio Segura
Boréal
Montréal, 2003, 170 pagesrobert.chartrand5
@sympatico.ca

ROMAN

Cobayes humains
recherchésUn roman noir très réussi
signé André Marois

SOPHIE POULIOT

Dire que la réalité dépasse souvent la fiction relève du plus indémodable des clichés, mais cela traduit pourtant une vérité incontournable. Pourquoi fabuler sur des complots intergalactiques quand il se passe, à la barbe de tous, des événements d'une bassesse si inqualifiable qu'ils en sont incroyables? Les tests cliniques sur des cobayes humains ne font plus partie de l'attirail de torture du parfait petit SS en herbe mais sont une forme nouvelle et indiscutablement périlleuse de prostitution. Imaginer quel-ques irrégularités, voire quelques abus, ayant lieu dans ce cadre relève-t-il de la fiction ou de la lucidité? Quoi qu'il en soit, André Marois a trouvé dans cet univers pathologique l'une des matières premières de son livre, *Les effets sont secondaires*.

Vincent loue son corps à des chimistes en mal de revenus farmineux. Alors qu'un des médicaments testés crée des complications, il doit séjourner en clinique, prison aseptisée où une seule chose s'avère certaine: les médecins en savent beaucoup plus que les cobayes. Vincent soutient avoir choisi de son plein gré ce style de vie qui non seulement lui évite de travailler mais le déteste, en outre, de tout le stress qu'entraîne l'ambition.

Pour Norbert, c'est différent. Il désire payer ainsi ses études en architecture; c'est du moins ce qu'il prétend de prime abord. Il travaille aussi dans une clinique de fertilité, en tant que plongeur, tout comme Isidore-Sganarelle Étienne-Laurent.

Isel (pour les intimes) ne s'est introduit au sein du personnel de cette clinique que pour avoir accès à leur congélateur. C'est qu'il a volé des embryons et doit les cacher. Or ces embryons sont les potentiels héritiers de feu POL, chanteur populaire d'origine québécoise adulé dans le monde entier. Les destins de ces protagonistes seront liés par le sort.

En plus de sa dimension critique appréciable et de l'implacable portrait de la société contemporaine qu'il esquisse, *Les effets sont secondaires* possède une intrigue très bien ficelée. Le roman noir très réaliste tient le lecteur en haleine jusqu'à la fin. Son rythme est aussi soutenu que ses personnages sont crédibles — sauf peut-être la pulpeuse secrétaire fanatique de POL.

Quelques éléments-surprises du dénouement laissent légèrement perplexes, mais ils ne sont pas assez rocambolesques pour décevoir le lecteur qui, tout au long de sa lecture, brûle de savoir qui essaie de doubler le kidnapeur d'embryons et ce que trament les élitiques docteurs du laboratoire de recherche. Amitié, méfiance, appât du gain, désabusement, hypocrisie, noblesse de cœur, bref une profonde humanité anime ce livre qui donne un souffle nouveau, critique et très actuel au genre du roman noir.

LES EFFETS SONT
SECONDAIRESAndré Marois
La Courte Echelle
Montréal, 2003, 220 pagesLe roman
de Segura a
cette qualité
de tenir
le lecteur
dans
l'indécision

ROMAN QUÉBÉCOIS

Les mémoires d'une princesse québécoise

Susanne Julien signe une biofiction rassemblant les pièces éparses
de la vie mouvementée d'Agnes zu Salm-SalmLOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

En 1985, dans *Québécoises d'hier et d'aujourd'hui - Profils de 275 femmes hors du commun*, Robert Prévost levait le voile sur les origines de la princesse Agnes zu Salm-Salm, née Elizabeth Agnes Joy. Originaire de Saint-Armand-Ouest, cette femme, qui fut l'épouse du prince prusse Felix zu Salm-Salm, apparaît chez nous comme l'une des femmes les plus étonnantes de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Intriguée par l'audace de cette femme d'exception, Susanne Julien s'est inspirée du travail de Prévost pour son dernier roman, *Le Ruban pourpre*, une biofiction rassemblant les pièces éparses de la vie mouvementée de l'aventurière. Il en résulte une œuvre riche, à l'image de la princesse, à laquelle la plume exercée de Susanne Julien a su conférer le rang d'héroïne.

À travers les réminiscences pudiques d'une Agnes au couchant de sa vie, Susanne Julien retrace l'essence d'une existence consacrée à l'amour et aux autres. Jonglant avec les lieux et les dates au gré des confidences faites à sa

dame de compagnie, Fräulein Louisa Runkel, la princesse jette derrière elle un regard à la fois lucide et fier, n'hésitant pas «*à embellir sa vie*». On y découvre une femme de convictions, profondément attachée à son époux, certes, mais tout autant à sa liberté et à ses principes auxquels elle ne dérogera jamais.

La vie tumultueuse de la princesse zu Salm-Salm, poussée par son amour irrésistible pour son beau prince, l'aura menée au cœur des trois plus importants conflits de l'époque: la guerre de Sécession américaine, la guerre du Mexique et la guerre franco-allemande. Mais si les prouesses de son mari occupent une large place dans les mémoires de la princesse, ce sont plutôt les siennes qui imposent le respect. De bonne à tout faire à cavalière pour le cirque Lorenzo & Gregory, c'est une toute jeune Agnes qui fera son entrée sur les planches de La Nouvelle-Orléans pour en devenir reine, à Cuba, quelques années plus tard.

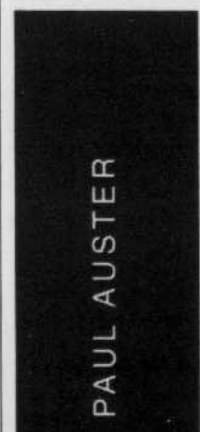
Ses talents de comédienne, son art consommé de la conversation et sa connaissance du milieu mondain en ont également fait une alliée indispensable, quand ce n'était pas une redoutable adversaire. Le prési-

dent Lincoln lui-même tombera sous le charme d'Agnes, tout comme l'empereur Maximilien et la reine de Prusse, Augusta, qui se liera d'amitié avec elle, «*autant qu'une reine peut se le permettre avec une petite princesse de son entourage*».

Jouant adroitement avec l'histoire, Susanne Julien a su donner aux mémoires de son héroïne l'empreinte d'une vie pleine et généreuse, alternant intelligemment réminiscences, combats et quotidien. La langue est belle, bien que parfois un peu ampoulée, surtout dans la bouche de la trop prude

Louisa Runkel, faire-valoir obligé de la bouillante princesse, un stratagème trop grossier pour ne pas être agaçant. *Le Ruban pourpre* n'en demeure pas moins un roman intéressant, truffé de références historiques solides, qui donne lieu à une plaisante fabulation portée par un réel qui, lui, est des plus inspirants.

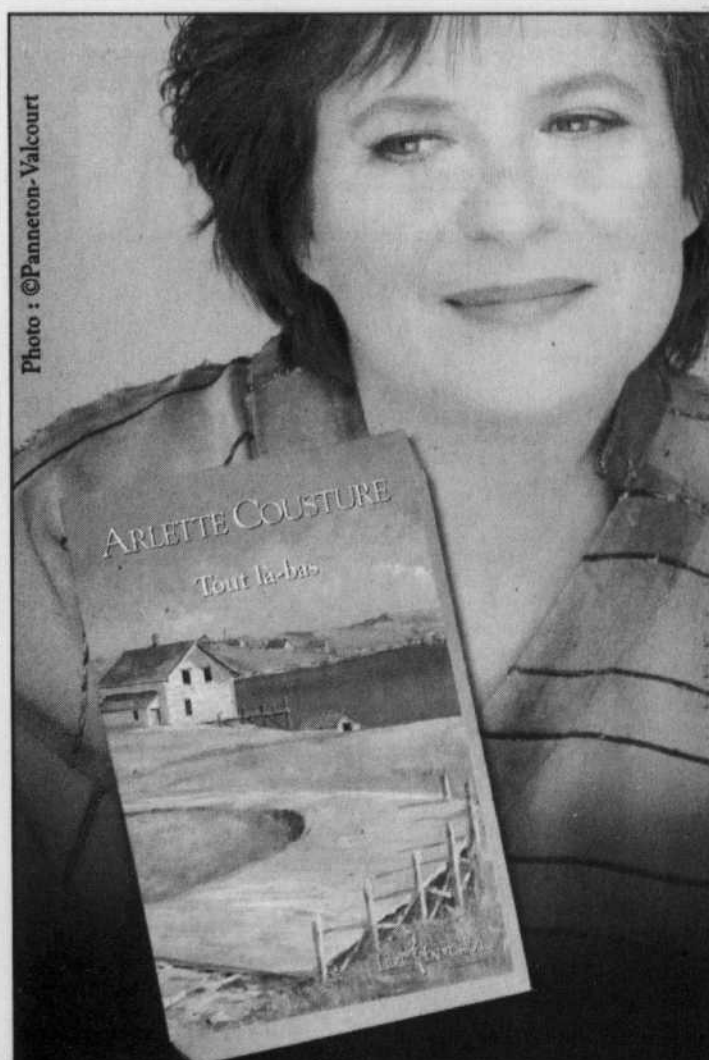
LE RUBAN POURPRE

Susanne Julien
Éditions Pierre Tisseyre
Ottawa, 2003, 286 pages

PAUL AUSTER

Constat
d'accident

Aujourd'hui blessé par les trop nombreuses tragédies qui accablent notre actualité quotidienne, Auster poursuit courageusement cet étouffé — mais pourtant si combien nécessaire — combat avec les mots afin de coucher l'horreur sur le papier et peut-être, au passage, éveiller quelques consciences.

Antoine Tanguay, *Le Soleil*ARLETTE COUSTURE
vous emmène
Tout là-bas

« L'émotion pure est au rendez-vous avec, en prime, un brin d'humour. »

Danielle Laurin, *Elle Québec*

« Une fois le livre refermé, je n'ai eu qu'une envie : partir pour Harrington Harbour. »

Monique Roy, *Châtelaine*

« ... une invitation à entrer dans un univers ensorcelant, un microcosme comme Arlette Cousture les aime, troublant et mystérieux sous une apparente tranquillité. »

Louise Chevrier, *La Presse*

EN VENTE PARTOUT

Libre Expression

QUEBECOR MEDIA

Faites provisions pour l'été

À l'achat de trois livres,
Le Parchemin vous offre:15% de rabais
sur le premier livre*20% de rabais
sur le deuxième livre*25% de rabais
sur le troisième livre*

Offre en vigueur jusqu'au 22 juin 2003

Sur présentation de cette annonce seulement

le Parchemin

Mezzanine métro Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est
Tél.: 514-845-5243 librairie@parchemin.ca

ACTES SUD • LEMÉAC

(514) 524-5558 lemec@lemec.com

© Signé Éditions

LITTÉRATURE

POÉSIE ÉTRANGÈRE

Un buste de Blok contre un de Grandbois?

THIERRY BISSONNETTE

Lors des récentes cérémonies entourant le 300^e anniversaire de Saint-Petersbourg, des voix se sont élevées contre l'installation du buste de Nelligan offert par Québec, clamant qu'on ne connaissait là-bas que quelques pièces de ce poète au demeurant fort mineur. Il faut dire que les citoyens de Québec avaient passablement rechigné à propos du buste de Pouchkine qui constituait l'autre partie de l'échange... Une preuve que notre connaissance de la poésie russe ne va pas très loin, fossé qu'une nouvelle traduction des textes d'Alexandre Blok pourrait combler un peu.

Reconnu comme un symboliste majeur, Alexandre Blok (1880-1921) a vécu l'espace entre les mondes, tant du point de vue esthétique que du point de vue politique. S'il appartient au symbolisme, lui qui rejette les écoles pour mieux aimer les auteurs, c'est alors que la mode déserte le mouvement. Plongé dans le fourmillement idéologique qui précède la guerre civile et la Révolution de 1917, il passe de l'enchantement mystique à la désillusion la plus morbide, désespérant de l'art et du pays jusqu'à n'en conserver qu'une frêle aura poétique.

Hormis un choix de poèmes parus chez La Lettre volée en 1991, on retrouve bien peu de textes de cet auteur en français. Grâce au travail du traducteur Pierre Léon, on peut ici accéder à la grande «trilogie lyrique» maintes fois remaniée par l'auteur et qui recense des vers issus de nombreux recueils. Respectant en grande partie la chronologie de l'écriture, le rassemblement se veut une structure de type thèse-antithèse-synthèse. Les trois pans, qui correspondent aux trois âges de la vie, figurent le déploiement d'une conscience susceptible d'entremêler l'espoir et le fa-

talisme, pour enfin suggérer la traversée de la douleur vers une nouvelle socialité. Fait à noter, le «roman en vers» de l'existence de Blok, sous cette nouvelle incarnation, a été réduit au tiers de son volume par le traducteur.

Dans sa première *Élégie de Duino*, Rilke disait que le beau n'est rien d'autre que le commencement du terrible, affirmation qu'on peut certainement faire endosser par Blok. Dès le Livre premier du *Monde terrible*, l'univers reflète l'âme en dévoilant sa déception immanente: «Je le verrai ce jour où périra / L'univers, ma patrie. / Et, seuls, s'élèveront mes cris de joie, / Pour célébrer la mort de ce qui est.» A saveur idéaliste, voire platonicienne, ces vers ne trouvent de salut que dans leur musicalité, laquelle est fort bien rendue par le traducteur malgré ce qu'on devine d'intraduisible. La mise en contexte est d'ailleurs essentielle pour apprécier l'ensemble, ce qui est facilité par un abondant dossier.

Hantée par Job, par Hamlet, la poésie de Blok respire le tragique jusque dans ses évocations printanières. À l'image de la civilisation slave dont elle procède, elle offre sa dimension la plus profondément humaine à travers l'échouement de ses prétentions épiques: «Je cherche de l'étrange et du neuf dans les pages / Des vieux livres lus et relus. / Je rêve de grands oiseaux blancs disparus. / Je pressens l'instinct arraché.» Plus sage et lyrique que Maïakovski et Khlebnikov, avec qui les poètes soviétiques post-staliniens l'associeront parmi leurs influences, Alexandre Blok n'en fait pas moins retentir une voix libre, étonnamment préservée des idéologies qui voulaient l'absorber.

LE MONDE TERRIBLE
Alexandre Blok
Poésie/Gallimard
Paris, 2003, 375 pages

NOUVELLES

Voyages-miroirs

CATHERINE MORENCY

Depuis plus de trente ans, Roland Bourneuf nourrit puis compile son attachement à ce monde, sondant, à travers ses lectures et ses déambulations, ce qui relie l'homme à un imaginaire chargé de mémoire.

En 1997, l'auteur publiait *Venir en ce lieu*; somme d'interrogations spirituelles et métaphysiques inspirées par une série de voyages sur tous les continents, l'essai allait devenir la charnière d'un corpus déjà chargé de fictions et en études littéraires. Lumineuse prose inspirée d'idées vécues, Bourneuf y livrait le substrat d'une expérience sensible du monde en même temps qu'une grammaire poétique offerte au lecteur pour lui permettre de saisir la densité réflexive parcourant une écriture, la sienne, peuplée de réseaux lyriques que nul dictionnaire ne saurait traduire. Depuis, l'homme de lettres — qui s'est penché successivement sur les œuvres d'Antoine Dumas, de Saint-Denys-Garneau et de Giono puis sur la question du lieu narratif (*L'Univers du roman*) et sur les liens qu'entretiennent la littérature et la peinture — a publié un recueil de nouvelles, *Le Traversier* (2000), qui labourait les sillons d'un autre recueil, déjà en friche.

Car chez Bourneuf, le livre fossilise chaque mouvement que l'humain sait tirer du tribut des

matières — terrestre, spirituelle, intellectuelle —, interrogeant tant la nature que le patrimoine culturel consigné dans les œuvres, maintes fois lues et interrogées. En cela, *La Route incommensurable* poursuit une quête entreprise au plus loin des souvenirs, alors que l'auteur s'éveillait à ce que Pierre Morency nomme «la froide merveille de vivre». S'inspirant librement de la manière d'un Julien Gracq et, par-dessus tout, du romancier auvergnat Henri Pourrat, Bourneuf érige son recueil comme d'autres poursuivent un périple dont ils ignorent le terme: prospectant le sol et les paysages pour en extraire repères et enseignements mais sans jamais traquer une idée fixe ou un lieu crucial. «Dans le paysage alternaient ainsi des plis empilés comme les pages d'un livre qu'on aurait pu soulever une à une, et les brèches qui rompaient ces lignes d'une courbure quasi géométrique. Des sentiers semblaient s'amorcer un peu partout mais, le marcheur le constatait vite, ce n'était que des coulées se perdant dans les éboulis ou des corniches décapées de végétation.»

À pied ou à cheval, la procession contemplative de D. (personnage énigmatique, dont la quête nous est livrée par la voix d'un narrateur externe puis, en alternance, par des observations et des réflexions consignées au «je» dans ce qui pourrait bien être le

journal du promeneur) devient une fin en soi: la route, ici, ne mène précisément nulle part sinon à la réflexion, donc à soi-même. «D. traverse parfois de prodigieux paysages. Voici des arbres hauts de cent coudées, fins comme des brêles, portant une couronne de feuilles claires. Au sommet de la pente qu'il gravit, sur le ciel maintenant dégagé, ils rayonnent dans une immense lumière liquide. Un arc-en-ciel enjambe des cascades qui s'écroulent en un tonnerre silencieux. Une île au milieu d'un lent, puissant fleuve qui va vers des nuées d'orage, un rayon du couchant frappe un bouquet de peupliers dont l'automne a fait du jaune incandescent. C'est partout comme une violente douceur. Sur une corniche de marbre, des colombes gonflent leurs plumes d'une aura bleue. Face aux montagnes en pyramides, des hommes psalmodient de leurs voix de basse. Peut-on vivre en un autre pays que celui des dieux?» Bâti comme un kaléidoscope, le recueil amalgame un ensemble de courts textes autonomes (sont-ce des nouvelles ou des contes? On pourrait aussi lire les étapes de cette Route... comme les relais d'un récit aux formes libres), agencés comme les fragments mobiles du petit instrument cylindrique: ici, cependant, ce sont les paysages explorés par D. qui se réfléchissent sur un jeu de miroirs — qu'incarment les errances introspectives

du héros — pour créer d'infinies combinaisons d'images.

Ranimant la métaphore du chemin, Bourneuf rejoint Jacques Brault dans cet espace où l'écriture s'interroge en avançant vers son propre paradoxe: rêver, penser et écrire aux autres, certes, mais en se laissant guider par des intuitions auxquelles s'abreuvèrent tour à tour une angoisse et une part d'ombre tout intimes. À la lisière de la prose poétique, ces nouvelles pages bourneuviennes transcendent les formes et transportent le lecteur dans un dédale où la question du genre se trouve subsumée par l'occupation du territoire, là où adviennent le mot, la phrase, le périple et les questions posées comme autant de fragments suspendus. Préférant, comme il l'a toujours fait, la suggestion à la solution, l'auteur de *La Route incommensurable* endosse ici la vision du Roland Giguère de *Forêt vierge folle*: «On reproche souvent au poète d'être hermétique, obscur, chacun sait pourtant que le rôle du poète est d'éclairer et non pas d'obscurcir; mais cette obscurité n'est pas en lui-même: on oublie trop souvent à quelle profondeur il circule.»

LA ROUTE INCOMMENSURABLE
Roland Bourneuf
L'Instant même
Québec, 2003, 160 pages

Soigner l'humain ou changer sa nature?

ANTOINE ROBITAILLE

Matrix, X-Men: la science-fiction actuelle regorge de mutants, surhumains ou post-humains. Utopies secrètes contemporaines ou cauchemars d'une humanité qui craint en son for intérieur d'être très vite livrée pieds et poings liés à la technoscience? Il faut se méfier des «bio-catastrophistes» qui inspirent trop souvent la science-fiction, dit Dominique Lecourt, tout en refusant les nouvelles religions que secrètent les «techno-prophètes» mystifiés par les possibilités qu'offre la science. L'historien des sciences affirme dans *Humain Post Humain* que, pour saper ces deux discours extrêmes aux accents religieux, il faut commencer par repenser la technique et la notion de nature humaine. Vaste programme.

Antoine Robitaille. Croyez-vous qu'au XXI^e siècle on passe à quelque chose d'autre que l'*Homme sapiens*? Dominique Lecourt. Pour l'instant, on peut dire en effet qu'il y a des possibilités qui s'ouvrent, mais qui sont loin d'être encore réalisées, de modifier le génome humain. Et par conséquent, à terme, de modifier l'espèce. Toutefois, c'est franchir un très grand pas. Ce qu'on peut imaginer très aisément, et les médecins ne s'en privent pas, c'est l'utilisation de savoirs et de pouvoirs génétiques acquis ces dernières années pour modifier les individus dans un sens qui soit favorable. Par

exemple pour combattre les maladies qui pèsent sur des milliers et des milliers de familles, de génération en génération, comme une fatalité. Il est probable que nous allons bientôt, grâce à la génétique, corriger ce que nous appelons des «erreurs de la nature».

Vous êtes assez optimiste. Mais la ligne entre la rectification des «erreurs de la nature» et ce qu'on pourrait appeler une amplification de l'humain est difficile à tracer. Or l'amplification fait craindre le pire, soit la création de surhommes.

Bien sûr. Reste qu'on ne peut nier un critère: il y a des gens qui ont le parkinson, l'alzheimer, la mucoviscidose, etc. Ces gens-là savent très bien ce que signifierait pour eux une «amélioration». Et, souvent regroupés en associations, ils attendent de la médecine génétique qu'elle leur aide à surmonter ces handicaps terribles. Abstraite, il y a des difficultés de tracer une ligne, mais concrètement, la ligne s'impose facilement: il y a des gens qui souffrent. Les gens qu'on cherche à modifier ne sont pas tous malades. Pensons à l'avènement, dans le domaine du sport, de la «drogue génétique». Certains prédisent qu'aux Jeux olympiques de 2008, il y aura plusieurs athlètes génétiquement modifiés aux performances surhumaines. Est-ce qu'il n'y a pas là un risque?

En fait, la question, c'est celle de l'usage, et c'est une décision politique. L'idée que nous nous faisons de l'athlète en est une qui supporte ou non tel ou tel usage de médicaments. En raison de la fonction sociale qu'on lui a assignée et des énormes investissements publicitaires qu'il concentre, le sport a été entraîné dans une spirale productiviste. Or, cette activité était autrefois retirée à la sphère du commerce.

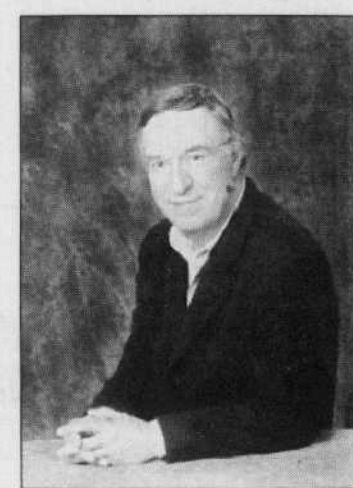
Montaigne disait qu'il faut philosopher pour apprendre à mourir, ce qui constituait une réponse aux insatisfactions humaines fondamentales. Aujourd'hui, plusieurs, en lieu et place de la philosophie, prônent la mutation, voire l'abolition technique de la mort. Philosopher est plus courageux, plus fondamentalement humain, non?

Nous devons faire preuve d'invention normative, mais cette formule de Montaigne que vous citez, et qui est très belle, je la doublerais d'une autre: philosophons pour ne jamais cesser d'apprendre à vivre. L'être humain ne cesse d'apprendre à vivre depuis qu'il existe et il l'apprend d'une façon différente selon les civilisations dans lesquelles il vit et selon les valeurs qu'il a pu se donner. Mais aujourd'hui, nous sommes visiblement mis en demeure de recommencer cette réflexion sur les valeurs. La représentation que nous nous faisons de la nature humaine ne tient plus parce que nous avons la possibilité de modifier la part de cette nature qui appartient à la biologie. Donc, je crois en effet qu'il faut réapprendre, réinventer, et que c'est une tâche tout à fait exaltante, au lieu de considérer que tout est perdu ou qu'il faudrait faire table rase, comme les bio-catastrophistes. Non, il faudra reprendre le fil d'une invention normative qui nous ramène jusqu'au plus lointain de l'histoire de l'humanité.

Vous n'êtes pas, comme tant de philosophes français, allergique à cette notion de nature humaine.

Non. Que nous ayons, en tant qu'être humain, une nature humaine, je suis tout à fait d'accord avec cette assertion, j'en conviens volontiers. D'ailleurs, il va falloir repenser celle-ci, ce qui aura des conséquences philosophiques considérables. Mais aussi des conséquences pratiques qui viseront à accepter, accueillir et maîtriser les inventions techniques qui nous ouvrent des possibilités. Bref, nous ne pouvons pas faire n'importe quoi. Mais nous ne pouvons pas faire comme si nos inventions n'existaient pas et, du coup, nous replier sur des valeurs prétendument éternelles mais qui sont en réalité souvent celles de la veille et qui ont maintenant atteint la limite de leur possibilité.

Mais certains qui plaident pour le post-humanisme, comme Gregory Stock, auteur d'un livre intitulé *Redesigning Humans*, prétendent justement repenser la nature humaine. Mais ce n'est pas là une réponse à nos problèmes, c'est une fuite en avant. C'est faire du problème sa propre solution. Non, la réponse ne s'esquisse qu'à travers des discus-



DOMINIQUE LECOURT

sions comme celle engagée par exemple par Jürgen Habermas dans *L'Avenir de la nature humaine*. Mais vous critiquez Habermas dans votre livre.

C'est vrai. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec lui sur l'expression «éthique de l'espèce humaine» que je trouve très biologique. Mais au moins la discussion est lancée. Les racines philosophiques des valeurs qui sont mises en cause par les biotechnologies sont étudiées.

Vous nous dites qu'il faut réinventer, repenser... Plusieurs, face aux craintes que suscitent les développements fulgurants de la technique et de la science, répondent par «l'humanisme». Quel humanisme? Que peut l'humanisme?

C'est la question que le philosophe Peter Sloterdijk pose avec beaucoup de sens de la provocation, en Allemagne. Effectivement, on peut se dire que cet humanisme, qui a une longue histoire, se révèle bien incapable de résister à ce que l'humanité a produit d'horreur et d'inhumanité, notamment au XX^e siècle. J'en conviens. Mais ce que je propose, c'est un humanisme ouvert, qui réexamine les bases de l'humanisme traditionnel. En particulier cette conception de l'homme assimilé à un atome social, qui n'entrerait en relation avec ses semblables que pour se constituer par voie contractuelle.

HUMAIN POST HUMAIN
Dominique Lecourt
PUF
Paris, 2003, 146 pages

ROMAN ÉTRANGER

Brecht, les femmes, le théâtre et la politique

NAÏM KATTAN

Chanteuse de cabaret dans le Berlin pré-hitlerien, Frieda Bloom a connu, adolescente, le dramaturge Bertolt Brecht et a passé sa vie dans son ombre. Elaine Feinstein, une romancière et poétesse britannique, lui donne la parole afin qu'elle fasse le récit d'une vie dans le siècle. Son talent de chanteuse est remarqué par Brecht. Elle devient sa maîtresse et se rend vite compte

qu'elle ne peut recevoir de lui que ce qu'il veut bien lui donner. Elle est l'une des femmes qu'il sait contrôler et qui se mettent à son service.

Le récit qu'écrit Elaine Feinstein nous permet de suivre Brecht dans son itinéraire d'écrivain, de directeur de troupe de théâtre, de militant et d'amant d'une diversité de femmes. Frieda le suit, mais est contrainte de mener sa propre vie. Juive, elle doit quitter l'Allemagne d'Hitler.

Communiste, elle suit un traducteur russe à Moscou. Son mari est arrêté par la police stalinienne et meurt en exil. Elle vit dans la peur et la misère. Un peintre juif, Itzik, l'accueille jusqu'au moment où la police vient le chercher à son tour... Frieda survit, tant bien que mal, jusqu'au moment où Brecht, en visite à Moscou, obtient pour elle un visa. Frieda se rend alors aux États-Unis. Là, elle chante dans des boîtes, enregistre ses composi-

tions alors que le maccartisme s'abat sur le pays. De nouveau amoureuse, la voilà de retour à Londres...

JE M'APPELLE FRIEDA BLOOM
Elaine Feinstein
Traduit de l'anglais par Anne Mornet
Éditions Autrement
Paris, 2003, 237 pages

Christine ORBAN

Les femmes parlent, les hommes se taisent, une éternelle histoire... Par l'auteur de Fringues

CHRISTINE ORBAN

Le silence des hommes
ROMAN
ALBIN MICHEL

Albin Michel
www.albin-michel.fr

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Ça plane pour eux

DAVID CANTIN

C'est une fresque historique qui débute et se termine en 2003. Des enfants imaginent l'adolescence tumultueuse de leurs parents dans le Birmingham du début de la décennie 1970. Tout au long des 500 pages de *Bienvenue au club*, Jonathan Coe brosse un portrait aussi lucide que nostalgique des rêves de sa génération. Moins féroce et satirique que son désormais célèbre *Testament à l'anglaise*, cette nouvelle radiographie de la société britannique plonge dans les ambitions déçues d'une jeunesse à bout de souffle.

Ils se nomment Doug, Benjamin et Philip: trois gamins qui cherchent un peu d'espoir dans le rock comme dans les amours aussi secrètes que maladroites. The Rotters' Club renvoie d'ailleurs à un petit groupuscule assez obscur qui n'aboutira à rien. À l'image d'une autobiographie trafiquée, l'auteur rend hommage aux étapes cruciales de ses années de formation. Ce réalisme critique puise dans les utopies comme les défaites d'une éternelle jeunesse pleine de mirages. Déjà, dans *Les Nains de la mort*, on se souviendra que Coe allait entreprendre le récit d'un musicien raté dans un Londres bouillonnant d'émotions. Cette fois, le Britannique montre de nouveau que le rock est une sale affaire. Par contre, c'est l'époque des excès d'un quatuor tel Led Zeppelin plutôt que celle du dandysme à outrance des Smiths. On suit donc les frasques d'un romancier en herbe, d'un dragueur pris dans la faune de la contre-culture, de même qu'un rejeton complètement hypnotisé par son univers musical délirant et quelque peu futile. En plus de croire au Graal de la mythologie du rock, ces étudiants du King William's College ne pensent qu'à conquérir les Jennifer, Claire ou Cicely. Beaucoup plus qu'un simple roman d'apprentissage, *Bienvenue au club* est une analyse passionnante des conflits qui mèneront à l'ère morose du thatchérisme.

Distinction

Avec ce sixième roman, Coe se distingue sans cesse des autres romanciers anglais. Il s'emploie à raconter une Angleterre qui n'a rien de caricatural. Avec une certaine dose d'humour, l'écrivain creuse dans son passé afin de mettre un peu d'ordre dans des

questions autant politiques que profondément humaines. Lors de sa parution en 2001, *The Rotters' Club* a fait la manchette en Grande-Bretagne. Aucun artiste avant lui n'avait dépeint les *seventies* de cette façon. Le glamour s'efface au profit d'une vérité alarmante. En un sens, ce livre se rapproche des préoccupations littéraires et sociales d'un Olivier Rolin dans sa relecture de Mai 68 de *Tigre en papier*. Toutefois, Coe ratisse encore plus large. Ces jeunes combattants croient au rock comme s'il s'agissait d'une nouvelle religion. La classe ouvrière prend conscience de bien des choses. Toutes les possibilités sont encore dans l'air du temps. Variations sur le racisme, l'hypocrisie et les contradictions néfastes, ces chapitres disent l'autre Angleterre, celle de la classe moyenne qui siège à Birmingham.

Des luttes syndicales aux bombes de l'IRA, ce roman qui gravite entre les années 1973 et 1976 montre l'importance du rock auprès d'une certaine culture. Il est difficile de résumer un livre aussi foisonnant que *Bienvenue au club*. D'ailleurs, Coe préfère mêler les cartes plutôt que de suivre un canevas narratif bien précis. Les quarante dernières pages vont même jusqu'à prendre l'allure d'une fugue haletante qui n'en finit plus d'étourdir le lecteur. De T. Rex aux Clash, l'auteur de *La Maison du sommeil* parle aussi avec beaucoup d'éloquence d'une certaine histoire de la musique populaire qui sera synonyme d'optimisme comme de désespoir. Le mouvement punk va mourir aussi vite qu'il apparaîtra. Pourtant, voilà que Coe célèbre l'adolescence avec une désinvolture exemplaire. Usant de plusieurs styles, cette chronique montre un pays en pleine mutation. Il y a beaucoup à apprendre du regard tranchant de cet écrivain fort doué qui signe ici son roman le plus ambitieux. À la fin, une note de l'auteur précise que *Bienvenue au club* comportera une suite, intitulée *Le Cercle fermé*, qui reprendra le fil du récit à la fin des années 1990. Une œuvre en forme d'éternel retour.

BIENVENUE AU CLUB

Jonathan Coe
Traduit de l'anglais Jamila
et Serge Chauvin
Gallimard
Paris, 2003, 530 pages

P O É S I E

Fulgurances de la pensée

DAVID CANTIN

On connaissait de Maria Zambrano quelques livres majeurs traduits en français aux Éditions de l'Éclat, dont *De l'aurore et des Clairières du bois*. Chez José Corti, on présente un recueil d'aphorismes qui puise dans l'ensemble de l'œuvre de cette très grande philosophe espagnole contemporaine. Entre l'émerveillement et la raison poétique, on découvre une fois de plus la hauteur à laquelle se situait cette recherche profonde d'une «harmonie des contraires».

Plutôt dense, *Apophtegmes* invite à une lecture intérieure du monde afin de retrouver cette sensation originelle qui guide vers une unification de la connaissance, de l'être et du sens même des choses. Il faut suivre le chemin

que tracent ces fragments d'une vérité à l'autre. Loin d'une démarche strictement abstraite, la réflexion chez Zambrano passe par le vécu intuitif.

Au centre même de ce trajet, une telle pensée s'efforce de faire le pont entre l'acte poétique et le raisonnement philosophique. On retrouve ainsi de pareils constats sensibles: «La vérité demeure à l'intérieur de l'homme, non en tant qu'image ni reflet, mais comme réalité, même si en étant une réalité si vaste, elle ne peut s'être vue, imaginée, ou nous être présente.»

APOPHTEGMES

Maria Zambrano
Édition établie
par Gonzalo Flores
José Corti,
coll. «En lisant en écrivant»
Paris, 2002, 213 pages

LIBER • THÉMIS

«Le droit aussi...»

Marie-Claude Prémont

*Tropismes du droit*Logique métaphorique et logique métonymique
du langage juridique

192 pages, 22 dollars

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un beau coup d'estocade

Le dernier Pennac est une fable
désopilante sur les dictaturesGUYLAINE
MASSOUTRE

On le savait, Daniel Pennac a horreur d'ennuyer. «Le verbe lire ne supporte pas l'impératif», écrivait-il avec brio dans *Comme un roman*, ce bref essai qui l'a rendu célèbre et populaire. Non, lire un roman en compagnie de Pennac n'est jamais un *pensum*.

Un bon roman, pour lui, secoue les côtes, décoince les mandibules et déride le front. Touché. Ce fils spirituel de Boris Vian a le sens de la cible cocasse. Avec *Le Dictateur et le Hamac*, il vise bien, en plein cœur de l'actualité. Y manque-t-on de sujets de désespérer? Non. Mais la parade existe: le répit du rire n'exorcise-t-il pas la peine, la terreur et la haine?

Ainsi soit-il de Pennac, qui fait mouche avec une pochade. Cette fois, un dictateur agoraphobe du Brésil, au nom cocasse de Manuel Pereira da Ponte Martins, dans sa capitale Teresina — lisez Beresina, le lieu de dérouté par excellence, dans l'argot parisien —, sert de pantin à la fable.

Quid du dictateur?

«Ce serait donc l'histoire d'un dictateur agoraphobe qui voudrait à la fois ceci et cela, le pouvoir et être ailleurs.» Cet énergumène réalise son rêve, par une supercherie hollywoodienne: mettre à sa place en poste une doublure, qui singera ses habitudes. Lui, ce pseudo-metteur en scène, continuera incognito ses folies, un peu plus loin.

Observée à propos d'un Saddam Hussein aux multiples sosies, la comédie du pouvoir prend ici une couleur voltairienne. Ce roman est un sottisier, qui déborde largement le cadre exotique, son support sud-américain. «Le Général Président fait peu de cas de la culture. À ses yeux, c'est un «divertissement de sans-couilles.» — *Moi, j'ai appris l'homme, dit-il. Il aime ajouter: — C'est pour ça que je préfère le cheval.*» Hi!

Voilà le ton. Gouailleur, insolent, l'humoriste Pennac débouche sur sa lancée. Son style alerte fourmille de cocasseries et de raccourcis drôles. Jusqu'à la fin, il chevauche l'imbécillité humaine sur une longue distance.

Il la fouette, lui imprime de multiples retournements; elle caracole et rebondit. Oui, la bêtise montée tient bon.

Mais c'est une chose de savoir que les foules, toujours naïves, s'en remettent à leurs bourreaux. C'en est une autre de jouer habilement avec les grosses ficelles des mensonges d'État, pour tourner la farce en œuvre littéraire de dérision.

Quid du sosie?

Le plus réussi, c'est la fiction. Pennac monte l'histoire comme les images emboîtées de la vache qui rit. Un pantin tout-puissant engage un sosie qui engage un sosie qui voulait faire du cinéma. Évi-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Avec *Le Dictateur et le Hamac*, Pennac vise bien, en plein cœur de l'actualité.

demment, le pouvoir vaque de nullité crasse en zéro majuscule. Sous les braves des braves gens, qui applaudissent aux contorsions jouées de leurs malheurs, le bon sens capitule. Et l'anarchie quotidienne croît, au rythme de l'ignorance galopante qui leur tient lieu de gouvernement.

Pennac regorge de talent.

Avec plus d'ampleur que dans ses livres précédents, il mêle adroitement la fiction, le cynisme et l'autobiographie. De courts chapitres ménagent le suspense, la théâtralité et les émotions. Cette idée des sosies? Elle est brillante, épatante dans un roman. Elle lui permet en outre de balayer divers lieux, pays et couches de la société, l'américaine en prenant pour son rhume. Il y trouve aussi le moyen de rendre un

bel hommage à Chaplin, modèle d'un des sosies.

Non seulement les références à l'actualité sont limpides, mais le roman est traversé d'apartés personnels. Les souvenirs, à peine transformés, fusent en anecdotes empruntées à son réseau amical. Pennac a bel et bien vécu à Fortaleza, au Brésil, durant deux années. «*Moi, je passais le plus clair de mon temps entre ciel et terre, suspendu dans mon hamac, à imaginer des romans que je n'écrivais pas.*» Vraiment? Pas de doute.

Imaginer les nuls? Agiter les marionnettes du pouvoir? Croquer la faiblesse des démunis? Rien de plus simple chez Pennac. Prenez donc ce livre pour rire, cet été. Dans les «*droits imprescriptibles du lecteur*», Pennac

revendiquait pour nous, lecteurs, la liberté de paresser, de trouver son rythme, de bouquiner... Toutes bonnes choses, utiles également au «*bel ennui*», au «*long ennui*» qui rend la création non seulement possible, mais efficace et saine. On voudrait s'en servir pour lyncher les idoles en leur temple. Comme la foule sur Pereira, qui ne l'a pas reconnu sous son déguisement d'assassin minable.

«*Je n'aime pas le mot fin; il oblige. A redescendre sur terre, par exemple.*» Ces mots du dernier chapitre, Pennac nous les donne

en partage. Tout simples, ils vont avec un parti pris d'intelligence très parisienne: un fort sens critique, des phrases pleines de sourires et une verve inimitable. Son auteur, indiscipliné, lui pourtant fils de militaire, mène la fantaisie au fil de sa lame: *Le Dictateur et le Hamac* porte la botte secrète du meilleur Pennac.

LE DICTATEUR
ET LE HAMAC

Daniel Pennac
NRF Gallimard
Paris, 2003, 402 pages

Alessandro
BARICCO

Incandescent...

Sans sang

ALESSANDRO BARICCO

ALBIN MICHEL

Albin Michel

www.albin-michel.fr

Avec Marie-Josée Croze

Prix d'interprétation féminine • Cannes 2003

Finaliste • Prix Grafika 2003

Mention honorable • Alcuin Society Book Design Awards

«Villeneuve transforme l'eau de rose en eau de vie.»

Nicolas Mavrikakis • Voir

Mars et Avril

Un photo-roman revisité par Martin Villeneuve



LITTÉRATURE

POLAR



L'écrivain américain Michael Connelly.

SOURCE LE SEUIL

Le ressort de Michael Connelly

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Ce n'est pas la première fois que Michael Connelly met sur la touche ses personnages fétiches, Terry McCaleb et Harry Bosch, le temps d'un livre. C'est le cas de son dernier roman, qui trouve sa source dans une expérience personnelle de l'auteur, alors qu'il hérita du numéro de téléphone d'une certaine Julie. Nombre de connaissances de cette Julie tentèrent un moment de la joindre en vain à ce numéro. Et Connelly, en bon écrivain, ne manqua pas de voir là un ressort dramatique potentiel.

Certes, l'élément déclencheur de cette intrigue n'est pas vraiment nouveau. Il évoque, entre autres, *North by Northwest* d'Hitchcock dans lequel Cary Grant interceptait un message qui ne lui était pas destiné et qui eut tôt fait de le précipiter dans une quête aux nombreux rebondissements. Du genre «the wrong man» où le type se retrouve bien malgré lui au mauvais endroit au mauvais moment... mais qui ne peut se résoudre à ignorer ce qu'il a vu ou entendu...

Darling Lilly met en scène Henry Pierce, jeune génie à la tête d'Amedeo Technologies, un laboratoire de recherche sur le point de frapper un grand coup avec la mise sur pied d'un projet d'informatique moléculaire. De prime abord, Pierce est un homme sans histoire et sans grand intérêt qui

cumule les succès professionnels. Le stéréotype du scientifique qui n'a d'existence que par et pour son travail.

Tout juste séparé de son épouse qui lui reproche son *workaholism*, il aménage dans un nouvel appartement et réalise bientôt que le numéro de téléphone qu'on lui a attribué appartenait à une escorte pré-nommée Lilly. Agacé mais surtout intrigué, Pierce cherche à la contacter afin qu'elle retire son numéro de téléphone du site Internet de l'agence L.A. Darling où il a retrouvé sa trace. Rapidement, il réalise que la jeune femme a disparu et se lance dans une enquête aussi improbable qu'injustifiée, qui le transformera bientôt en suspect numéro un. Qu'est-ce qui peut bien, en effet, motiver ce surdoué à se lancer dans pareille aventure au moment même où il s'apprête à déposer le brevet qui risque de s'avérer le point tournant de sa carrière?

Qu'est-ce qui pourrait justifier qu'il abandonne ainsi les recherches auxquelles il a consacré l'essentiel de son existence, jusqu'à en perdre son épouse, pour s'intéresser au sort d'une jeune inconnue, prostituée de surcroît?

Malheureusement, rien de ce qui a été mis en place par Connelly ne permet de légitimer la dérive que Pierce amorçe alors. Ni le stress inhérent à la quête d'une «baleine» (un commanditaire) essentielle à la concrétisation de son invention, ni la séparation d'avec sa

femme qui semble le laisser indifférent. Ni même un trouble passé qu'il a tout fait pour oublier et qui refait lentement surface. La désincarnation du personnage est telle qu'elle laisse le lecteur indifférent aux motifs de sa quête. Et l'improbabilité de l'intrigue semble indigne du talent de Connelly dont on ne reconnaît pas vraiment la plume, comme s'il avait volontairement laissé de côté son style pour mieux se glisser dans la peau de ce personnage dont la naïveté n'a d'égal que le génie scientifique.

Dès lors qu'il s'éloigne de Bosch et de McCaleb, Connelly laisse disparaître en filigrane l'une de ses rares faiblesses: la difficulté à établir une véritable psychologie chez des personnages qu'il n'est pas encore parvenu à connaître intimement. Et le manque de profondeur psychologique de Pierce est à ce point criant qu'il hante le récit de part en part, au point de porter ombrage à l'inventivité de l'auteur qui semble avoir pris un plaisir certain à concocter ce roman. Disons que *Darling Lilly* servira au mieux d'ersatz d'ici la parution en français du nouveau Harry Bosch (*Lost Light*, paru en avril).

DARLING LILLY

Michael Connelly
Traduit de l'américain
par Robert Pépin
Le Seuil, coll. «Policiers»
Paris, 2003, 368 pages

LE FEUILLETON

Mark Richard entre deux mondes...

J'avais dit beaucoup de bien du précédent recueil de nouvelles de Mark Richard paru en français en 1997, *Les Glaces de l'envers du monde*, à la fois parce que je me sentais près de cet homme, né en Louisiane, de parents d'ascendance cajun, qui avait su pratiquer plusieurs métiers avant d'en venir à l'écriture — simple marin à bord d'un chalutier, puis journaliste, barman, correcteur, enseignant —, mais aussi parce que c'était remarquablement écrit. On lui avait d'ailleurs déjà décerné, parmi d'autres prix, le PEN/Ernest Hemingway Foundation Award. Un écrivain du Sud, encore une fois...

J'avais alors fait remarquer, au sujet de ses personnages, à quel point, bien que perdus au milieu de nulle part — forêt, marécages, côte bourbeuse ou désert humain —, ils n'apparaissent jamais misérables sous sa plume, signe qu'il était un écrivain généreux, qui aimait ses personnages et savait nous les rendre proches; que ce qui les sauvait de leur futilité, c'était la formidable capacité qu'avait cet écrivain de transformer, grâce à son écriture, des histoires simples en récits quasi épiques, oscillant entre le tragique et le comique. Admettez que j'étais impressionné!

Que m'est-il resté de cette impression en lisant *Charité*, son dernier recueil de nouvelles? J'aimerais bien vous dire: aussi fort que le premier. Mais ce n'est pas le cas, sauf pour certaines des nouvelles. Certes y retrouve-t-on encore et surtout des personnages — souvent des enfants ou des adolescents — malmenés par la vie, qui cherchent quelque chose qui ne leur sera jamais donné, ou qui ont perdu quelque chose d'important. Mais l'esprit n'y est plus tout à fait. Le style, surtout, a changé.

Autant le recueil précédent nous racontait des histoires dans un style relativement dénué, respectant par ailleurs une certaine vraisemblance, tant du point de vue des personnages qu'en ce qui concerne les situations mises en scène, autant celui qui nous livre aujourd'hui semble avoir basculé dans l'imagination pure. Cela n'est pas vrai pour tous les récits, mais cela l'est suffisamment pour indiquer un changement dans la narration. Prenons *Jeux de plage*, une nouvelle qui commence avec la lettre d'une fille qui demande au type (le narrateur) si elle peut le revoir avant que son mari ne soit mis en liberté conditionnelle. Le type lui répond, toujours par lettre: «Est-ce que je te connais?» Elle lui répond qu'elle a maintenant une Caprice 72 avec un moteur du tonnerre et qu'on peut baiser à quatre sur la banquette arrière. Le type lui dit: «Tu ne m'avais jamais dit que tu étais mariée.» Et puis l'échange continue encore un peu, jusqu'à ce que la fille se ramène avec son mari, surnommé l'Elargi. Jusque-là, ça peut toujours aller... Comme tout bon taulard qui vient juste de sortir de prison, l'Elargi lui emprunte dix dollars pour lui rendre un peu plus tard, au retour des courses, la monnaie — «cent soixante-seize dollars et quarante-cinq cents» —, portant maintenant un short à un dollar avec une queue de singe qui pend, un T-shirt à quatre-vingt-dix-neuf cents avec l'inscription *Beachin' Baby* et des tongs noir et orange. Bon. Pendant ce temps, la fille s'est endormie sur la chaise longue, n'arrêtant pas de gesticuler pendant son sommeil, se frappant même le visage, séquelle de «flash-back consécutifs à un mélange de tranquillisants dont on la goinfrait quand elle était enfant».



Jean-Pierre Denis

Suivent une série de scènes plutôt loufoques ou étranges où l'on voit l'Elargi mordillant de ses dents aiguilles une bande de filles défoncées aux amphétamines sur la plage pour y laisser des empreintes de sabot, puis se mettant à rétrécir pour ressembler de plus en plus à un singe... «Toute la nuit l'Elargi est resté pendu tête en bas dans la douche, en chantant, ses bottes à semelles de plomb accrochées à la tuyauterie, faisant des étirements de la colonne vertébrale», etc. Et ça continue ainsi. Je n'y ai malheureusement rien compris et, surtout, n'y ai trouvé aucun intérêt.

Heureusement, d'autres nouvelles sont tout à fait délicieuses, notamment celle qui ouvre le recueil, *Engagement sur l'honneur*, où un père avertit son jeune enfant que la prochaine fois qu'il lance des pierres, il lui cloue la main sur la remise. Je ne vous dis pas ce que l'enfant va inventer pour à la fois respecter ce diktat et le contourner, jusqu'à ce qu'il provoque un autre accident dont il est cette fois la victime, ce qui entraîne une autre colère du père... Ou encore

Memorial Day, qui se développe comme un conte, avec la mort qui discute avec un enfant qui est seul à la voir, la mort qui donne l'impression d'être venue pour d'autres (nombreux dans le récit à frôler la mort, parfois à la mériter), alors qu'elle emportera finalement l'enfant qui a mal tressé son panier où il avait enfermé un grand nombre de scorpions pour aider son frère gravement malade à guérir. La bavarderie mort l'avait pourtant averti: «Moi je ferais attention avec les scorpions [...] Il y a des gens qui sont très allergiques. Il y a un truc neurotoxique dans l'aiguillon...» Ainsi nous trompe la mort, nous faisant croire qu'elle n'est jamais là pour nous. Il y a encore cette autre nouvelle, *Un bleu vraiment bleu*, qui est à la jointure des deux mondes: ni trop réaliste ni trop onirique. Elle aussi se lit très bien et n'est pas sans évoquer les pouvoirs intuitifs de l'artiste, sa capacité d'être confronté à l'irrationnel et à en tirer des leçons, une connaissance qui a à voir avec la vérité. En somme, si je compte l'ensemble des nouvelles, je constate qu'un peu moins de la moitié m'ont touché. Peut-on dire à partir de là que ce recueil est un échec? Ou une demi-réussite? Je vous laisse en décider. Quant à moi, je continuerai à lire Mark Richard, en espérant toutefois qu'il nous revienne avec sa première manière, à la fois plus réaliste et plus poétique.

CHARITÉ

Mark Richard
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sylvie Doizelet
Gallimard
Paris, 2002, 134 pages

denisjp@videotron.ca

LITTÉRATURE DE VOYAGE

Lumineux destin d'Ella Maillart

CHRISTIAN DESMEULES

Ella Maillart, voyageuse et écrivaine suisse, aurait eu cent ans cette année.

Témoin sensible d'un monde d'*avant le chaos*, Ella Maillart demeure sans contredit l'un des piliers de la littérature de voyage au XX^e siècle, ayant inspiré plusieurs générations d'écrivains et de voyageurs, de Nicolas Bouvier à Bruce Chatwin. Jusqu'à Olivier Weber et Amandine Roche qui rendent aujourd'hui hommage à cette «femme du globe» dont parlait Paul Valéry.

Née à Genève en 1903, Ella Maillart s'est passionnée dès l'enfance pour les cartes géographiques et les livres d'aventures. Très tôt, sur les rives du lac Léman, elle s'initie à la voile avec son amie Miette de Saussure. Eprises de liberté, toutes deux souhaitent tourner le dos à une Europe qu'elles jugent «égoïste et décadente», s'enrivaient de lectures et rêvent de partir au loin. Ce qu'elles feront sans se retourner. Ella Maillart livrera plus tard le récit de ses années de boulingue à la voile dans son livre *La Vagabonde des mers* (1942). En 1929, à Berlin, sa rencontre avec des émigrés lui donne l'idée de faire des reportages sur la jeunesse russe et sur le cinéma soviétique. La veuve de Jack London l'aide financièrement à partir pour Moscou. C'est le début d'un long voyage qui ne s'arrêtera qu'au seuil de sa vie. Des rencontres et des paysages qui donneront *Parmi la jeunesse russe* (1930), *Des mots célestes aux sables rouges* (1932), *Croisières et caravanes* (1950).

En 1934, *Le Petit Parisien*, journal spécialisé dans le grand reportage qui a employé Albert Londres (disparu en mer deux ans plus tôt), envoie Ella Maillart en Chine pour faire une enquête sur la Mandchourie, occupée alors par les Japonais. Elle y retrouve Peter Fleming, brillant journaliste du *Times*, qu'elle avait connu à Londres un peu plus tôt.

En janvier 1935, ils quittent tous deux Pékin pour la Chine intérieure, munis de permis pour la région du

Koukou-Nor. De là, pour éviter les contrôles militaires et l'autorité des gouverneurs, ils vont se lancer dans *l'inconnu démesuré*. Huit mois après avoir quitté Pékin, ils arrivent à Shringar au Cachemire, au terme d'un raid stupéfiant à travers une des régions les plus secrètes du globe. Cette lente traversée, de la côte chinoise à l'Inde moghole, via la route de la soie, est pour Nicolas Bouvier (autre infatigable écrivain voyageur) l'un des plus beaux trajets de pleine terre qu'on puisse faire sur cette planète. «Prenez la mappemonde et trouvez-moi mieux!», s'exclamera-t-il.

Oasis interdites

En 1936, au Liban, Ella Maillart écrit *Oasis interdites*, qui retrace son périple avec Peter Fleming et connaît un succès considérable. «Je tiens pour un chef-d'œuvre», écrit encore Nicolas Bouvier, *ce livre dont les protagonistes sont l'espace, le silence et une forme de bonheur dont on ne guérit jamais*. Ella continue de voyager dans la région pour le compte du *Petit Parisien* jusqu'en 1939.

Quelques années plus tard, toujours en mouvement, elle relate dans *La Voie cruelle* le voyage qu'elle fait en Afghanistan (en automobile!) avec Annemarie Schwarzenbach, journaliste, romancière, jeune femme fragile et révoltée, morphinomane. C'est le récit de sa vaine tentative de la libérer de la drogue et de son mal de vivre. Ella Maillart passe les années de la Seconde Guerre mondiale en Inde, vivant difficilement de ses droits d'auteur. Elle s'installe à Tiruvannamalai, au sud de Madras. Pendant deux ans, elle y côtoie le maître Sri Ramana, un «libéré vivant», qui lui fait entrevoir les secrets de *l'unité du monde*. Elle raconte de façon plutôt évasive cette période déterminante de sa vie dans *Ti-Pass* (1952).

Retournée en Europe à la fin de la guerre, Ella Maillart s'établit dans le val d'Anniviers, à Chandolin, en Suisse, et y passe désormais six mois de l'année, «de la dernière à la première neige». Veut-elle voyager? Elle contacte

une agence de Genève qui lui propose d'accompagner des touristes en Indonésie, en Inde ou au Népal. C'est là-bas qu'elle s'étendra à 94 ans, dans la lumière des Alpes, après avoir fait durer le voyage autant qu'elle le pouvait. Après avoir inspiré surtout d'innombrables vocations d'écrivains et de voyageurs humanistes.

Olivier Weber, grand reporter au *Point*, biographe de Lucien Bodard, voyageur insatiable, parcourt l'Asie centrale depuis plusieurs années déjà. Un rien romantique, attiré depuis toujours par l'aventure et la quête d'infini d'Ella Maillart, Weber livre avec *Je suis de nulle part: sur les traces d'Ella Maillart* (Payot) une biographie vivante, «à la française», où alternent ses propres récits de voyage et ceux de la grande voyageuse.

La mélancolie frappe Olivier Weber au pied de ce qui reste des bouddhas de Bamyan en Afghanistan (décrits par Ella Maillart dans *La Voie cruelle*). Pour cette dernière, ces immenses statues, mariage entre l'Orient et l'Occident, «appartenaient à l'avenir». Aujourd'hui, dynamités avec méthode par les talibans qui ont réduit l'un des bijoux de l'humanité à un tas de pierres, il ne bannera pas d'âmes pessimistes pour croire que les bouddhas de Bamyan appartiennent encore à l'avenir. Un livre intimiste et prenant à la rencontre de celle qu'il nomme affectueusement Kini — surnom d'Ella Maillart.

Inspirée par la même quête de rencontres et d'absolu, Amandine Roche a mis ses pas dans ceux d'Ella Maillart. Parcourant durant dix-huit mois des milliers de kilomètres en Chine, au Kirghizstan, au Tibet, en Inde, au Pakistan et en Afghanistan, cette jeune Française a traqué le souvenir de la grande voyageuse à travers un véritable «no woman's land» semé de frontières, de difficultés, de misère humaine. Un voyage à la fois géographique et intérieur qu'elle relate avec sensibilité dans *Nomade sur la voie d'Ella Maillart* (Arthaud). Sur son chemin: anciens agents du KGB recyclés dans d'autres magouilles, espions du Parti communiste chinois, princes déchus, chefs

de guerre. Comme pour Ella Maillart, on ira parfois jusqu'à soupçonner cette grande blonde aux yeux bleus d'être une espionne...

Aujourd'hui, à la frontière du Pakistan et de l'Afghanistan, là où la route de la soie est devenue la route de l'opium, c'est le paysage humain qui prend le dessus: éclopsés en tout genre, dépossédés, enfants livrés à eux-mêmes. Inévitablement, sur la voie étroite qui est celle d'Ella Maillart, faite de rencontres et d'audaces, les chemins d'Olivier Weber et d'Amandine Roche finissent par se croiser. «Une sorte de sérénité émane de ses paroles», écrit Olivier Weber après avoir rencontré la jeune femme, *comme si elle avait approché une forme de sagesse, peut-être grâce à Ella*. Peut-être bien.

«Je suis d'expérience que courir le monde ne sert qu'à tuer le temps», écrivait Ella Maillart. *On revient aussi insatisfaite qu'on est partie*. Aujourd'hui, au fin fond du Valais suisse, le chalet qu'habitait cette «fille aux semelles de vent» est devenu une sorte de petit musée. Mais seulement dans l'idée d'entretenir la flamme, seulement pour que ne se perdent pas les leçons de sagesse de cette femme qui a su à la suite de Rimbaud «aimer la liberté libre».

JE SUIS DE NULLE PART: SUR LES TRACES D'ELLA MAILLART

Olivier Weber
Payot
Paris, 2003, 376 pages

NOMADE SUR LA VOIE D'ELLA MAILLART

Amandine Roche
Arthaud
Paris, 2003, 335 pages

La presque totalité des livres d'Ella Maillart sont édités chez Payot.

Relations

société politique religion

NUMÉRO 685
JUIN 2003

L'art : une autre manière d'interpréter le monde

Dans la foulée de notre dossier, vous êtes invités à une soirée artistique avec la participation de Bruno Dubuc, Hélène Dorion, André Lemelin, Pascale Quiviger, Hélène Monette, Norman Nawrocki, Marina Tremblay et Zarita. Des œuvres d'artistes seront également exposées.

Jeudi 12 juin, à 18 h 30

AL CENTRE DE CRÉATIVITÉ DU GESU
1200, RUE BLEURY (MÉTRO PLACE-DES-ARTS)
CÔTÉ : 10 \$

PRÉRIE DE RÉSERVER AUPRÈS DE PAULINE ROY (514) 387-2541 www.revue-relations.qc.ca

Dossier

L'ART à L'œuvre

ESSAIS

Robert Bourassa sur la sellette

Duplessis, populiste coloré et retors, fascine et peut même, aujourd'hui, amuser. Adélard Godbout, chef politique discret, honnête et progressiste qui eut le malheur de gouverner en temps de guerre, émeut. Presque éclipsé par son équipe du tonnerre, Lesage impose tout de même le respect: son règne fut une renaissance. Lévesque? Qu'en dire encore sinon qu'il continue d'incarner, dans l'esprit de plusieurs, à juste titre d'ailleurs, la voix par excellence du Québec en quête de lui-même? Et c'est parce que ses continuateurs Parizeau et Landry, malgré leur court passage à la tête de l'État québécois, ont su maintenir vivante cette voix qu'on ne saurait négliger leur place dans notre histoire récente.



Louis Cornélius

Bourassa à son «mentor» René Lévesque. Comment expliquer, après tant de belles paroles, que la figure de Bourassa reste aussi terne? Qu'il ait été brillant, affable et «magnanime» (Gilles Lesage), je veux bien, mais d'où vient alors l'indifférence de la plupart des Québécois à son égard?

L'économiste Pierre Fortin ne prétend-il pas que «le bilan économique de M. Bourassa demeure nettement positif malgré les embûches»? Sa passion du Québec n'est-elle pas quasi unanimement reconnue, même par Claude Morin? Jean-Claude Rivest n'écrit-il pas que les questions de justice et d'égalité sociale préoccupaient plus Bourassa que les questions économiques et politiques? Le bilan est-il négatif quand on considère la loi 22, l'assurance-maladie, la Commission des droits et libertés, l'aide juridique, la Cour des petites créances et, surtout, le développement hydroélectrique québécois?

Il fallait, bien sûr, l'indispensable Jean-François Lisée, bête noire des bourrassistes, pour pousser quelques couacs de bon aloi dans ce concert d'éloges douteux. Dans son excellente contribution intitulée «Le marathonien immobile» et inspirée des livres *Le Tricheur* et *Le Naufrageur*, Lisée rappelle quelques «vérités» (question de perspective, dira-t-on, d'où les guillemets) qui font mal paraître l'ancien premier ministre. «Il faut, à mon avis, écrit-il, quatre clés pour comprendre le personnage: la détermination, voire la dureté, l'aversion au changement, la rareté des convictions et le double langage.»

La dureté, évidemment, Lisée la trouve dans le fait que Bourassa «est le seul chef d'une démocratie occidentale, dans la seconde moitié du XX^e siècle, à avoir réclamé et obtenu, en temps de paix, la suspension des libertés civiles de ses concitoyens». L'immobilisme, il le constate dans la gestion du dossier constitutionnel, un dossier dont Bourassa n'a cherché qu'à se débarrasser à n'importe quel prix.

L'essayiste reconnaît une idée au chef d'État: le développement énergétique du Nord. Pour le reste, il considère que, même si des réformes importantes ont été adop-

Mais Bourassa, qu'inspire-t-il au juste, si tant est qu'il inspire quelque chose? Premier ministre du Québec pendant presque 15 ans, l'homme, quelques années seulement après sa mort, suscite déjà, même chez plusieurs de ceux que passionne la politique, l'indifférence. Est-ce avec raison?

Robert Bourassa: un bâtisseur tranquille, un ouvrage collectif issu d'un colloque qui s'est tenu à l'UQAM en mars 2002, tente justement de nous éclairer à ce sujet en se penchant sur la contribution du chef libéral à notre histoire nationale. Et l'exercice, malheureusement pour la mémoire de l'homme, ne s'avère pas très concluant. En effet, malgré l'évidente volonté de plusieurs collaborateurs de nous convaincre de la grandeur du personnage, le bilan proposé n'arrive pas à entraîner l'adhésion.

Toutes les images, rappelle l'éditorialiste du *Devoir* Gilles Lesage, ont été utilisées pour décrire Robert Bourassa: «Le petit Robert, par rapport à l'autre — pas le dico, mais Henri, le grand Houdini, le magicien. Rocky Le sphinx ou Pinocchio. Le roseau qui plie mais ne rompt point. Le pretzel ou le géral de caisse pop (version Jean-V. Dufresne). [...] Le mangeur de hot-dogs (version Trudeau) ou l'amateur de gros steaks des petits restos de la Grande Allée. Sans oublier la «belle-mère», selon le mot cruel de Claude Ryan, qui n'en voulait pas dans son équipe libérale d'avril 1981.» Les-quelles étaient justes?

Plutôt complaisants, les journalistes qui participent à ce collectif traquent un portrait sympathique de Bourassa. Michel David, par exemple, insiste sur sa jovialité afin de réputer la réputation d'homme ennuyeux du politicien. Michel Vastel et Lysiane Gagnon tentent même de nous convaincre, sans y parvenir, qu'il était social-démocrate et «indéniablement progressiste». Pierre Godin, pour sa part, rappelle les liens d'affection qui unissaient

BUSINESS AS USUAL...



Caricature de Michel Garneau publié dans *Nouvelles CSN*, à l'automne 1990.

tées au cours des mandats du chef libéral, «aucune ne fut amorcée par Robert Bourassa, qui n'était pas avant-centre, mais gardien de but». Quant au double langage, Lisée l'entend surtout à la suite de Meech, au moment où Bourassa, qui affirme que «le Québec est libre de ses choix» et qui prétend adhérer à la stratégie du «couperet sur la gorge», sabote le rapport de force québécois en désamorçant lui-même sa stratégie auprès de ses homologues canadiens. Ce à quoi Michel

Sarra-Bournet ajoute: «En définitive, le bilan constitutionnel de Robert Bourassa se résume en peu de mots: à force de refuser d'avancer, le Québec n'a cessé de reculer depuis 1970.» Social-démocrate, ce «gestionnaire du statu quo» qui, selon Fernand Daoust, après avoir mis «un frein au courant réformateur au début des années 1970», annonce, à son retour au pouvoir dans les années 1980, «son intention de renier les acquis des années 1960»?

Je n'ai jamais douté de l'attache-

ment de Robert Bourassa à un certain Québec et l'homme, au delà du politicien, m'est souvent apparu assez sympathique. Sa modestie naturelle, c'est vrai, pouvait charmer. Ce ne fut certainement pas notre pire premier ministre. On ne me fera jamais croire, pourtant, qu'il en fut un grand, ni même un bon.

ROBERT BOURASSA: UN BÂTISSEUR TRANQUILLE

Sous la direction de Guy Lachapelle et Robert Comeau Presses de l'Université Laval Québec, 2003, 408 pages

SYLVIE FRIGON L'HOMICIDE CONJUGAL AU FÉMININ



Dans ce livre phare sur l'homicide conjugal au féminin, on retrouve des données historiques sur les femmes condamnées à la peine de mort au Canada entre 1866 et 1954.

L'auteure examine aussi le cas Lavallee (1990), cette femme acquittée du meurtre de son mari grâce à la preuve d'expert sur le syndrome de la femme battue, une première au Canada.

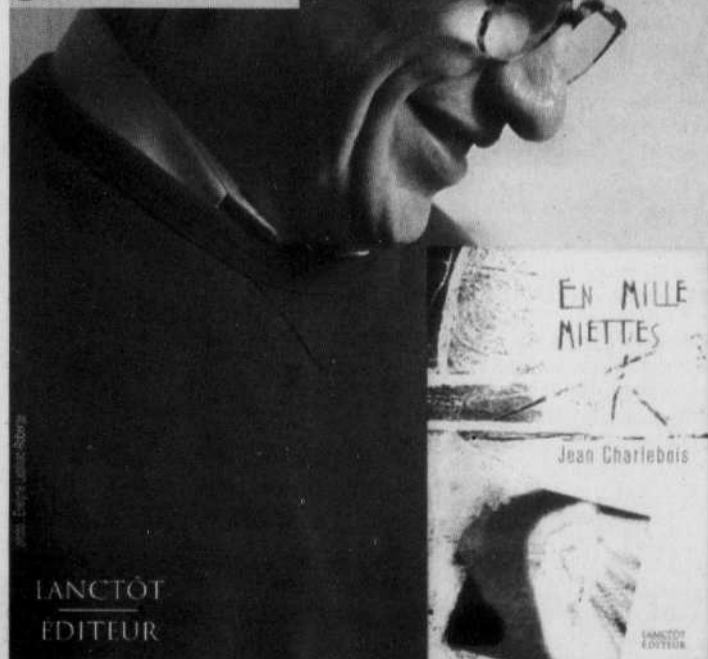
Enfin, avocats, psychiatres et psychologues analysent les témoignages de 22 femmes condamnées pour «maricide».

En vente chez votre libraire
les éditions du remue-ménage

JEAN CHARLEBOIS

En mille miettes

En mille miettes, c'est surtout un cœur mis à nu sous diverses formes: feuilleton FEUILLETÉ, proses DÉCANTÉES, chroniques PRESQUE NON FICTIVES, poésies CHRONIQUES, synchronicité DU TROISIÈME TYPE, fiction PULPEUSE, correspondance FANTASMATIQUE, reportages SANS FRONTIÈRES, monologue PRÉCONTRAIT. Et toutes ces formes ne visent qu'à exprimer une seule et même chose: le cœur.



L'ANCTÔT ÉDITEUR

Abonnez-vous à Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire et recevez en prime L'iguane de Denis Thériault

Prix France-Québec Jean-Hamelin 2001, Prix Anne-Hébert 2002, Prix Odyssée 2002 (valeur 21 \$) avec un abonnement d'un an à *Lettres québécoises*

Les prix sont toutes taxes comprises

- 1 an / 4 numéros
 - Individu Canada 20 \$
 - Étranger 25 \$
- Institution Canada 25 \$
- Étranger 30 \$
- 2 ans / 8 numéros
 - Individu Canada 35 \$
 - Étranger 45 \$
- Institution Canada 45 \$
- Étranger 55 \$
- 3 ans / 12 numéros
 - Individu Canada 50 \$
 - Étranger 70 \$
- Institution Canada 70 \$
- Étranger 80 \$



Entrevue: Christiane Duchesne

NOM _____
 ADRESSE _____
 VILLE _____
 CODE POSTAL _____ TÉL. _____
 CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA
 NO _____ EXP. / ____ / ____
 SIGNATURE _____ DATE _____

Retourner à: *Lettres québécoises*

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
 Téléphone: (514) 525.95.18 • Télécopieur: (514) 525.75.37 • Courriel: info@xyzedit.qc.ca
 www.xyzedit.qc.ca

Voici enfin le Kundera tant attendu! Un beau roman plein de mélancolie sur l'émigration, l'impossibilité du retour et, plus largement, sur la cécité qui nous empêche de maîtriser vraiment notre propre destin.

Milan Kundera: L'Ignorance

Ce serait l'histoire d'un dictateur agoraphobe qui se ferait remplacer par un sosie. Ce serait l'histoire de ce sosie qui se ferait à son tour remplacer par un sosie. Mais c'est surtout l'histoire de l'auteur rêvant à cela dans son hamac.

Daniel Pennac: Le Dictateur et le hamac

Ce chercheur d'aventures qu'est Vargas Llosa raconte l'histoire de Flora Tristan, pionnière du droit des femmes, et de son petit-fils, le peintre Paul Gauguin, tous deux ayant partagé le combat pour un monde meilleur. Un roman sur l'espérance.

Mario Vargas Llosa: Le paradis un peu plus loin

LIVRES

Entrevue avec Enki Bilal

De l'assassinat considéré comme une pratique artistique

DENIS LORD

Les massacres en ex-Yougoslavie ont pour ainsi dire servi de détonateur à cette nouvelle trilogie qui débutait en 1998 avec *Le Sommeil du monstre*. Dans un XXI^e siècle aux axes géopolitiques recomposés, à la biotechnologie triomphante, Bilal met en scène les destinées de trois orphelins de Sarajevo au moment où un regroupement d'intégristes de diverses tendances, l'Obscurantis Order, met la planète à feu et à sang.

Album de transition, affirme le cinéaste et bédéiste d'origine yougoslave, *32 décembre* offre aux protagonistes l'occasion de se retrouver... même si c'est parfois par l'entremise d'un de ces simulacres — clones et autres robots



SOURCE LES HUMANOIDES ASSOCIÉS
Dessin de Bilal pour l'album *32 décembre*.

— foisonnant dans cette œuvre anticipatoire. L'Obscurantis Order semble rayé de la carte malgré la prévisible résurrection de son âme damnée, Warhole. L'homonymie avec le défunt pape du Pop art est loin d'être fortuite, marquant plutôt l'importance de l'art comme thématique de ce second tome: c'est ce carton d'invitation à charge nucléaire, ces faux de peintres inconnus, c'est encore ce dessin rupestre trouvé dans une lointaine galaxie, et qui pourrait changer le sort de l'humanité.

L'art et le Mal

Avec son nez bleu plaqué au milieu du visage, Warhole avait l'air d'un clown dans *Le Sommeil du monstre*. Il se transmute ici en jeune artiste mignon dont les «interventions» tiennent du massacre, manière de Néron post-moderne évoquant le Monsieur Ming des Bob Morane, sans parler d'une plus récente incarnation du mal... «*Le 11 septembre*, rappelle Bilal, on a vu sur tous les écrans des images d'une horreur absolue et d'une beauté stupéfiante. N'est-ce pas le rêve d'un artiste conceptuel de montrer dans un moment précis quelque chose qui va marquer le temps? On a vu l'inégalable, un acte commis à des fins pseudo-spirituelles dépassant l'entendement.»

Soulignant les liens entre manipulation des foules et manipulation du public, Bilal admet que la destruction du World Trade Center l'a poussé à modifier son récit, à donner un rôle prédominant au personnage de Warhole. «*C'est un individualiste, un mutant, un artiste. À la fin du Sommeil du monstre, il se re-*



SOURCE LES HUMANOIDES ASSOCIÉS

Le cinéaste et bédéiste d'origine yougoslave Enki Bilal est l'un des très rares auteurs de bande dessinée adulte dont le lectorat transcende les limites traditionnelles du genre.

tourne contre ses supérieurs de l'OO. Dans le troisième tome, il va encore se transformer, je ne sais comment. Il veut faire coïncider l'art avec le mal suprême. C'est Néron, mais il est au-delà de ça, il vise encore plus haut. Il va finir par se prendre pour Dieu.»

Nouvelle approche

Froid Équateur, le dernier tome de la trilogie Nikopol, avait été

classé «livre de l'année» par le magazine *Lire*. Bilal aurait pu s'enliser peinard dans ses lauriers. Mais sa nouvelle série marque un changement de cap chez celui qui considère que l'engagement de l'artiste ne se fait pas nécessairement envers une cause mais envers l'art lui-même. «*Le cycle du Sommeil du monstre est une nouvelle étape, volontaire, consciente.*

Ce n'est même pas pour me remettre en question mais pour changer mon rapport au dessin, à l'écriture. Le cinéma a modifié mon style, mais c'est difficile d'expliquer comment. Ce qui est sûr, c'est que plus je fais du cinéma, moins je fais de la bande dessinée traditionnelle et plus je fais du roman graphique. C'est plus littéraire, épuré. Le verbe draine l'histoire, non les images.

Une histoire à trois voix, celle de Nike, d'Amir et de Leyla, je n'avais jamais fait ça auparavant.»

L'esthétique du nouveau cycle se rapproche plus que jamais de l'esquisse, ce qui convient parfaitement aux technologies et aux architectures déginguées qu'il propose. «*Auparavant, je travaillais assis: l'avant-bras est appuyé sur la table, on dessine avec le poignet. Maintenant, je travaille debout, c'est tout le bras qui bouge. J'ai troqué la gouache pour l'acrylique, qui sèche plus rapidement, opté pour des pastels secs plutôt que gras. Les cases sont créées comme des tableaux et assemblées par la suite.*

Enki Bilal est l'un des très rares auteurs de bande dessinée adulte dont le lectorat transcende les limites traditionnelles du genre bien qu'il s'avoue incapable d'évaluer à quel point le cinéma joue un rôle dans cette popularité. «*Ça correspond à mon envie d'avoir des lecteurs hors du milieu de la bédé, avoue-t-il. Ce qui me surprend, c'est leur nombre. Il y a les fidèles, de nouveaux lecteurs, plus jeunes, ce qui me touche. Mes vrais fans n'aiment pas que je fasse du cinéma. À la limite, c'est épouvantable...*

Faut-il craindre leurs réactions? À 52 ans, Bilal travaille aujourd'hui à la postproduction d'une version revue et corrigée de la trilogie Nikopol, où les images de synthèse rencontrent les images traditionnelles. «*Ça vise un public plus large que mes films précédents, sans pour autant prendre les gens pour des attardés mentaux.*

denislord@ndirect.qc.ca

L'Éventreur démasqué? Que nenni!

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

D'abord quelques faits. D'août à novembre 1888, la terreur règne dans l'East End londonien. Des prostituées sont assassinées et sauvagement mutilées par un meurtrier sanguinaire qui se joue des policiers et dont le nom est désormais synonyme de *serial killer*: Jack The Ripper, ou l'Éventreur. C'est toute la société victorienne de cette fin de siècle qui est tétanisée par ces crimes à caractère sexuel, quintessence de la déviance perverse et de la décadence morale. Rien, dans cet univers puritain jusqu'à la pudibonderie, ne pouvait s'avérer plus profondément «*shocking, my Dear!*».

Depuis, on ne compte plus les spécialistes qui se sont penchés sur ce cas, épluchant ce qu'il reste dans les dossiers de Scotland Yard dans l'espoir d'y déceler le détail permettant enfin d'apposer définitivement un nom et un visage à cet emblème du crime crapuleux. D'innombrables essais, romans et films se sont succédé depuis cent quinze ans. Tour à tour, on a soupçonné le médecin de Sa Majesté la reine Victoria, l'écrivain Lewis Carroll, une sage-femme vengeresse surnommée «*Jill the Ripper*» et même Joseph Merrick, mieux connu sous le nom d'Elephant Man...

C'est au tour de l'écrivaine américaine à succès Patricia Cornwell, célèbre pour son personnage du médecin légiste Kay Scarpetta, de se saisir du dossier et de mener l'enquête. Déployant un appareillage scientifique digne d'Hollywood, Cornwell a fait appel à une panoplie de spécialistes et allongé quelques millions de dollars (nombreux voyages, achats d'œuvres d'art et d'artefacts divers du suspect, rémunération des conseillers, etc.) pour mener cette enquête qui, à défaut de régler l'affaire une fois pour toutes, y apporte néanmoins un autre éclairage.

Celui sur qui planent de sérieux doutes n'est pas entièrement étranger au dossier. En 1878, il avait déjà été soupçonné par Stephen Knight (dans un essai prétentieusement intitulé *Jack The Ripper. The Final Solution*), qui affirma que l'Éventreur n'était pas un homme mais plutôt un groupe de trois personnes impliquées dans un vaste complot (la bien nommée «*Royal Conspiracy*») dont le but était de disqualifier le prince Albert Victor, duc de Clarence et héritier du trône, mais surtout bisexuel avoué et amateur de fleurs du mal... Au nombre des trois complices soupçonnés par Knight figure le peintre Walter Richard Sickert, élève de Whistler, disciple de Degas et ami d'Oscar Wilde. Au début des années 1990, dans un ouvrage intitulé *Sickert and the Ripper Crimes*, Jean Overton Fuller incrimine à son tour le peintre, en solo cette fois.

Utilisant la méthode des *profilers* américains, Cornwell met à profit les avancées de la médecine légale pour enquêter sur la vie et



JURGEN VOLLMER

«Un jour, les hommes regarderont en arrière et diront que j'ai mis au monde le XX^e siècle», dira Jack l'Éventreur dans *From Hell*, un film d'Allen et Albert Hughes consacré à la légende.

l'œuvre de ce peintre impressionniste anglais étrange, voire même un tantinet pervers. Elle met en lumière un handicap physique de Sickert — il aurait souffert d'une

anomalie du pénis dont on ne sait trop rien sinon qu'elle a nécessité trois chirurgies en bas âge — et surtout son intérêt pour le côté sombre de l'âme humaine et pour

le monde de la prostitution qu'il a représenté à plusieurs reprises. Malheureusement pour l'auteur, force est de constater que nombre d'artistes du tournant du siècle, dans le sillon de la psychanalyse naissante, se sont attardés à ces univers et que les œuvres dépeignant ce genre de sujets sont légion chez les Kirchner, Nolde, Much et autres Kokoschka.

Néanmoins, les nombreuses et curieuses coïncidences soulevées par Cornwell sont troublantes et la personnalité de Sickert tend à soutenir ses présomptions. Mais des coïncidences, même nombreuses et troublantes, ne sont que des coïncidences. Rien de plus, rien de moins. Et si aucun obstacle matériel ne s'oppose à associer Sickert à l'Éventreur, certains éléments psychologiques semblent infirmer la thèse de Cornwell. En effet, les études sur les tueurs en série démontrent

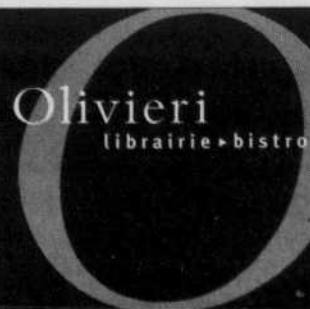
que ce type de meurtrier ne s'arrête jamais de son plein gré et que la fin des crimes correspond soit à son arrestation, soit à son décès. Or Sickert n'est décédé qu'en 1942 alors que les crimes associés à l'Éventreur de Whitechapel ont, selon les autorités responsables, abruptement cessé en novembre 1888. Qu'à cela ne tienne, Cornwell livre une nouvelle liste de crimes qui va bien au-delà des meurtres généralement attribués à l'Éventreur. Mais là non plus, ses arguments ne parviennent pas véritablement à convaincre, malgré les coïncidences. Et c'est bien là la principale faiblesse de l'argumentation de Cornwell — et de toutes les hypothèses relatives à l'Éventreur —, qui repose sur une série de présomptions et d'extrapolations sans jamais appuyer sur quelque preuve tangible que ce soit.

Mais l'exercice n'est pas totale-

ment vain et le principal mérite de Cornwell est d'avoir mis à profit les moyens de la science moderne pour analyser les lettres de l'Éventreur (identification et analyses des papiers, des filigranes et des encres, étude de la graphie, etc.) et pour aborder de manière rationnelle cette affaire qui a suscité, jusqu'à aujourd'hui, plus de fantasmes que de raisonnements logiques. Mais justement, dans un tel cas emblématique de la société victorienne de la fin du XIX^e siècle, le fantasme semble encore le meilleur révélateur qui soit...

JACK L'ÉVENTREUR. AFFAIRE CLASSÉE. PORTAIT D'UN TUEUR

Patricia Cornwell
Traduit de l'américain
par Jean Esch
Éditions des Deux Terres
Paris, 2003, 464 pages



C'EST EN LIBRAIRIE

QU'ON TROUVE CE
QUE L'ON CHERCHE

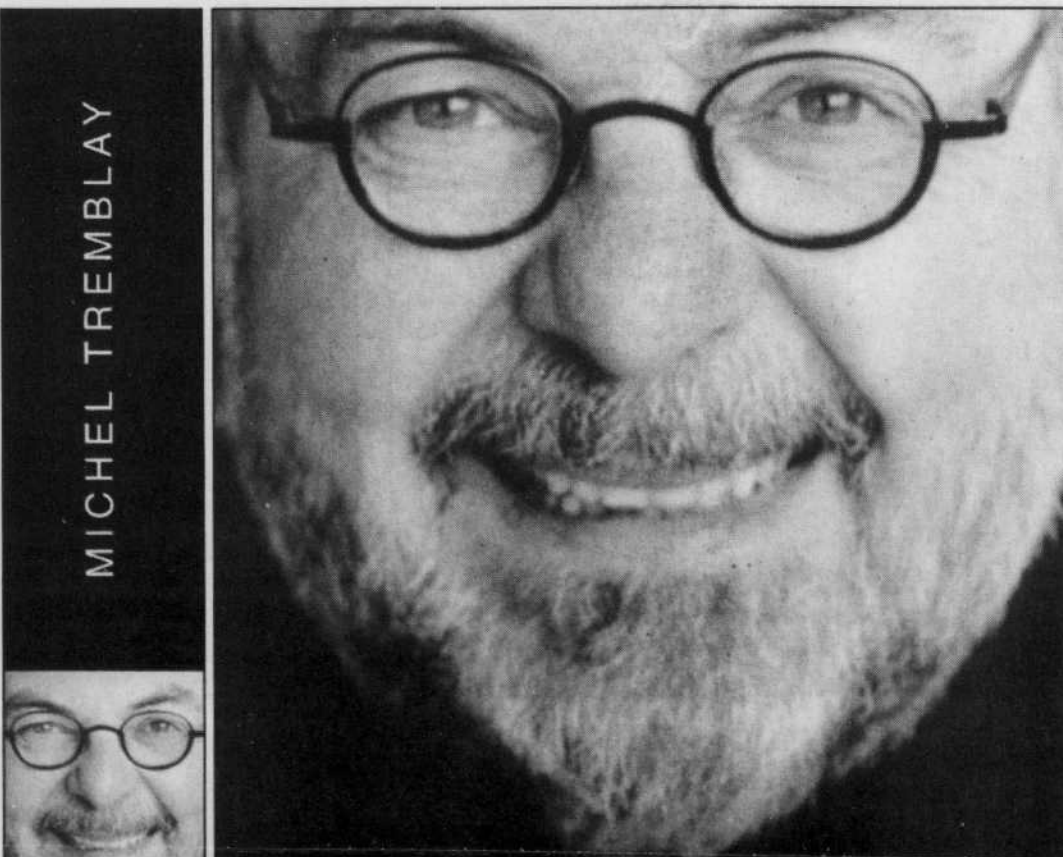
QU'ON COMMANDE
CE QUI NOUS PLAÎT

QU'ON DÉCOUVRE
DES MILLIERS
DE LIVRES

C'EST EN LIBRAIRIE
QU'ON RENCONTRE
DES LIBRAIRES...

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tél.: 739-3639
service@librairieolivieri.com

MICHEL TREMBLAY



Bonbons assortis

Toutes nos félicitations à Michel Tremblay, lauréat du Grand Prix littéraire Archambault 2003

«... le meilleur de Tremblay se retrouve dans ces Bonbons assortis: le dialoguiste hors pair, le portraitiste surdoué, le mémorialiste attentif, et surtout, l'écrivain qui arrive à retrouver le don, propre à l'enfance, de s'émerveiller.»

> Marie-Claude Fortin, Voir

LEMEAC • ACTES SUD

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

